

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, No 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

EDITION

Complète et Revisée du Débat

SUR L'ACTE CONCERNANT

LES BIENS DES JESUITES

A LA

CHAMBRE DES COMMUNES

Ottawa, Mars 1889

Vol. grand in-8° — 188 pages.....PRIX : 25 cts.

AVIS

LE MOIS DE MARIE PAROISSIAL, annoncé dans notre dernier numéro, a été l'objet de demandes si nombreuses qu'il est maintenant épuisé. Nous ne pourrions donc plus le fournir pour le mois de mai prochain; mais nous recevons les demandes de ceux qui le désiraient, et nous nous mettrons en mesure de le leur procurer dans le cours de l'année.

OUVRAGES D'OCCASION

MOIS DE MAI (le) OFFERT LES SEPT FIGURES MYSTÉRIEUSES DE LA SAINTE VIERGE, d'après les livres pécheurs, ou l'âme fidèle saints. Nouveau mois de au pied de l'autel de l'Ar-Marie, par M. l'abbé L. chiconfrérie pendant le Fort vol. in-18. Prix : mois de Mai, par M. l'abbé 38 cts au lieu de 63 cts. de Gabrielle. In-18. Prix : 15 cts au lieu de 25 cts.

MOIS DE MARIE (le) des communautés religieuses par M. l'abbé L. S. S. In-18. Prix : 20 cts au lieu de 38 cts.

MOIS DE MARIE DE L'ÂME RELIGIEUSE, ou simple élévations sur les litanies de la très sainte Vierge pour tous les jours du mois de Mai, par M. l'abbé Demore. In-18. Prix : 20 cts au lieu de 38 cts.

MOIS DE MARIE, ou Marie modèle de la dévotion au saint Sacrement par M. M. In-18. Prix : 15 cts au lieu de 25 cts.

MOIS DE MARIE DE LA SAINTE JEUNE CHRÉTIENNE, par M. l'abbé Dumax. In-32. Prix : \$7.50

LA NOUVELLE EVE OU LA CHAÎNE D'OR OU LA MÈRE DE LA VIE. Souvenir admirable de la Vierge et prières pour elle immaculée, mère de tous les jours du mois de Dieu; accompagnée de Marie, par le R. P. V. Deschamps, de la Congrégation de la Sainte Vierge, souvenirs et monuments de sa vie morale, au XIXe siècle, visites, études et discutés par M. l'abbé A. Durand. M. l'abbé Dumax. In-32. Prix : \$7.50

L'INTÉRIEUR DE MARIE, modèle de la vie intérieure par le P. R. Grou, de la compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. Prix : 20 cts au lieu de 33 cts.

NOUVELLE IMITATION DE MARIE par M. l'abbé Allard. 1 vol. in-18. Prix : 15 cts au lieu de 25 cts.

ELIXIR DE L'AMOUR DE DÉSIRS du très saints VIN, extrait de la Passion cœur de la sainte Vierge, de Jésus-Christ, par le bar M. l'abbé Cagniard, de la Poraion, traduit 1 volume in-18. Prix : du texte latin de St Bas-20 cts au lieu de 38 cts, naventure. 1 vol. in-12. 25 cts au lieu de 38 cts. MOIS DE MARIE DOMINIQUE EN FRANCE. 1 vol. in-12. ou Marie honorée in-8°. Prix : 30 cts au par les saints et les saintes de l'Ordre de Saint-Dominique, par M. Marie-Truchot, ancien curé de Beauport. In-18. Prix : DE DOULEUR DONNÉE POUR 20 cts au lieu de 38 cts. MÈRE A TOUS LES FIDÈLES, par Jésus-Christ mourant sur la croix. Ouvrage composé en latin par An- sur les vertus et les gloires de la sainte Vierge théologie, curé de Bibersbach, traduit par M. l'année, par le R. P. Ca-Truchot, ancien curé de Beauport, S. J. Gros in-18. cliptère. 2 vol. Prix : 20 au lieu de 30 c. \$2.00 au lieu de \$2.50.

LA MÈRE D'AMOUR ET DE DOULEUR DONNÉE POUR 20 cts au lieu de 38 cts. MÈRE A TOUS LES FIDÈLES, par Jésus-Christ mourant sur la croix. Ouvrage composé en latin par An- sur les vertus et les gloires de la sainte Vierge théologie, curé de Bibersbach, traduit par M. l'année, par le R. P. Ca-Truchot, ancien curé de Beauport, S. J. Gros in-18. cliptère. 2 vol. Prix : 20 au lieu de 30 c. \$2.00 au lieu de \$2.50.

MÉDITATIONS SUR LES FLEURS DE MAI cueillies LITANIES DE N.-D. DE LOU au jardin de l'Église. Mé-RETTE, par le R. P. Dom ditions et prières pour Razzi, au XVIIe siècle. le mois de Marie, par M. l'abbé Jung. In-18. Prix : 25 cts au lieu de 38 cts. 20 cts au lieu de 38 cts.

LA VIERGE IMMACULÉE. Patronne de la Belgique, VIERGE ou élévations à Dieu sur les gloires, les dévotion recueillis dans vertus et les bienfaits de Marie, par M. l'abbé Pe-depuis les temps les plus tit, curé à la Rochelle. reculé jusqu'à nos jours 1 volume in-18. Prix : par le R. P. Spulman, S. 20 cts au lieu de 38 cts. J. Entretiens sur le mois- le Marie. 1 v. in-18. Prix : 20 cts au lieu de 30 cts.

MOIS DE MARIE sur les 20 cts au lieu de 30 cts.

A COMPLETE AND REVISED EDITION OF THE DEBATE ON THE JESUITS' ESTATES ACT IN THE HOUSE OF COMMONS Ottawa, March, 1889 In-8°—188 pages.....PRICE : 25 cts.

VIE DE ST-ATHANASE PATRIARCHE D'ALEXANDRIE DOCTEUR ET PÈRE DE L'ÉGLISE Par M. l'abbé Paul Barbier Prêtre du diocèse d'Orléans 1 fort volume in-12.....Prix : \$1.00

INTRODUCTION On a déjà beaucoup écrit, et de belles pages, sur l'immortel évêque d'Alexandrie. Des hommes illustres que nous n'osons nommer, parce que nous avons peur de paraître téméraire en essayant d'écrire après eux, se sont tour à tour, en France, en Allemagne et en Italie, épris de la beauté de ce génie et de ce caractère. Les uns ont admiré en lui l'écrivain puissant; d'autres, le philosophe et le théologien; d'autres, l'incomparable organisateur religieux, législa-

leur à la fois et diplomate consommé. Mais, nous sera-t-il permis de le dire? leur point de vue souvent exclusif les a empêchés de voir et de révéler Athanase tout entier; l'homme et le saint ont été trop souvent laissés dans l'ombre. Rien pourtant, ce nous semble, ne peut intéresser davantage ce public immense, qui n'est ni lettré ni savant, mais simplement curieux de ces beaux spectacles dont une grande âme est le théâtre.

C'est à ce public que nous adressions naguère la Vie de saint Hilaire de Poitiers, sans trop nous alarmer des lacunes que les critiques auraient à y signaler, chacun suivant son point de vue, dans les hautes sphères des lettres, de la théologie et de l'érudition. C'est au même public que nous adressons ce nouvel ouvrage. Faire revivre en un langage simple et animé une grande âme dans un grand siècle, et, sans négliger le nécessaire appui de la science, mettre cette âme en un tel jour, que le plus humble puisse la comprendre et l'aimer, tel est notre but; nous n'en avons point d'autre, et si ces modestes pages ne sont point lues sans intérêt et sans profit, nous l'aurons atteint.

Athanase fut avant et par-dessus tout, un saint, c'est-à-dire un homme dominé et inspiré, éclairé et soutenu, dans les combats d'une existence qui ne fut qu'une bataille, par un vaste et surnaturel amour.

Ce sera là le sujet déterminé de notre étude. Homme, oui, certes, il le fut. Et si parfait qu'il soit devenu avec les jours, il est resté comme l'un de nous. Égyptien par le sang, Grec par l'éducation, il subit l'héritage de la nature. Un contemporain a écrit de ses compatriotes: "Ils s'enflamment à chaque mouvement de l'âme; ils sont querelleurs et de terribles mécontents." Les Alexandrins ne pouvaient renier Athanase: il avait la férocité des fils de Pharaon, et l'ardeur fouguese des fils d'Athènes. Malgré ses excès passagers, toutefois, son âpre énergie fut plutôt une vertu qu'un vice, parce qu'il la mit tout entière, sa nature d'acier, au service d'une cause qui la sanctifia. Son excuse, — s'il a besoin d'excuse, — est dans l'extraordinaire vocation à laquelle il fut appelé par Dieu. Sa vie, nous l'avons dit, est une vie de combat. Aucune puissance contre laquelle il n'ait à lutter: il lutte contre les dieux, il lutte contre les empereurs, il lutte contre les hérétiques. Il fait face à tout et à tous. Une perpétuelle tension de l'esprit, une constance infatigable dans l'effort. Point de halte, les événements l'entraînent comme les flots d'un torrent débordé. Et, à voir l'ardeur de ce prodigieux athlète, il semble, en vérité, qu'il n'ait cessé de combattre que pour se donner le temps de mourir. Mais qu'on regarde attentivement au fond de ces agitations passionnées, on découvrira le motif sublime qui inspire ce rude lutteur. Vrai disciple du Dieu ami des hommes, ami des hommes lui-même, il ne pense, n'écrit, n'agit, ne souffre et ne combat que pour leur salut.....

Le premier, par l'impétuosité de l'âme et peut-être par le génie, c'est ainsi qu'il nous apparaît sur le seuil du plus fiévreux des siècles, dans sa fierté de héros. Admirable figure qui vous ravit à la façon des figures guerrières par le triple charme de sa simplicité, de sa force et de sa grandeur. Deux mots résumeraient ce caractère: Athanase c'est une grande idée, aimée, défendue, et finalement sauvée par une action victorieuse. C'est ce qui fait de son histoire une histoire d'un intérêt éternel. Le souvenir d'un tel homme participe de la pérennité de l'Église. Il importe, pour bien comprendre cette vie, de connaître le milieu étrangement troublé où elle se déroule, et tout ensemble l'atmosphère qui l'environne. Le paganisme, au IVe siècle, était des longtemps atteint dans sa racine. Depuis Echémère d'Agrigente jusqu'à Lucius, en passant par Ennius, Lucilius, Lucrèce, Ovide et Cicéron lui-même, la hache des incrédules et des sceptiques l'avait attaqué sans relâche et cruellement endommagé. Une philosophie triomphait, qui méprisait les dieux. Il gardait pourtant encore quelque sève — rien ici-bas ne vent mourir, — et longtemps après l'Évangile, ne pouvant plus vivre, il végétait. Tels ces arbres qui, crevassés et vermoûlus, gardent quelques feuilles vertes au sommet de leurs dernières branches. A l'heure où naquit Athanase, il s'appelait l'hellénisme. Ses temples couraient encore la face du vieux monde. Une persécution sanglante, celle de Dioclétien, venait même de prouver qu'il ne voulait pas succomber sans se défendre et se battre. Mais tous ses efforts devaient être vains. Le christianisme grandissait dans l'ombre et l'envahissait, et, si habiles que fussent les mystagogues-restaurateurs de Rome, d'Athènes, d'Antioche et d'Alexandrie, l'antique religion croulait pendant qu'on relevait ses temples, et les foules, riant des simulacres dorés, couraient aux églises chrétiennes, qui partout sortaient de terre. Un événement l'échoua. En ces jours d'athéisme païen, l'Empire tombe tout à coup aux mains d'un prince qui croit au Christ. Constantin apparaît au monde, portant l'épée d'une main et de l'autre le miraculeux labarum. C'est fini, les dieux sont vaincus par Dieu! L'idée chrétienne, opprimée jusque-là, s'empare de la domination surnaturelle du monde. Repoussée pendant trois siècles par les lois de l'Empire, elle a désormais pour appui et l'Empire et ses lois; et la force invincible qui avait voulu l'étouffer dans le sang devient sa protectrice et son apôtre.

La religion du Christ n'est plus la religion des esclaves, puisqu'un front chrétien porte la couronne. Du haut en bas, c'est un ébranlement unanime, un immense mouvement en avant vers l'Église. Tous sans doute n'y sont pas poussés par des motifs purement spirituels. La transformation qui se manifeste est peu profonde en plusieurs. La politique et l'intérêt ont bien un peu aidé à quelques conversions. Qu'importe? L'Église est libre, donc elle est reine.....

C'est l'aurore de jours nouveaux. Après l'ère des martyrs, l'ère des solitaires, martyrs aussi, mais dont les blessu-

res saignent en dedans, et dont seul au monde Dieu connaît les longues victoires. Le désert se peuple, la solitude fourmille, et les sables éternellement infertiles germent l'héroïsme ! Paul de Thèbes, Antoine, Hilarion, Paul le Simple, Ammon, Pacôme, Théodore, Sérapion le Sindonite, Arsène, Moïse, émergeaient l'univers par leur vie surhumaine. Magnifique éclosion de vertus inconnues jusque là, et fleurissant à l'impérissable gloire de l'Homme-Dieu !

Mais il est écrit que la vie de l'Église, comme la vie de l'homme, ne sera qu'un long combat. Elle avait eu à combattre les ennemis du dehors ; des ennemis allaient surgir dans son propre sein ; une lutte terrible allait s'engager entre elle et cet esprit d'erreur qui se réveille souvent aux heures de calme, et qui pose sur son front la couronne d'épines dès qu'elle porte la couronne d'or. Une hérésie formidable éclata, au milieu du magnifique triomphe de l'Église, si formidable qu'elle eût pulvérisé l'Église, si elle n'était indestructible.

Ce fut l'arianisme.

Nous devons le faire connaître ici. Son exposition et sa refutation, que nous emprunterons à Athanase lui-même, embarrasseraient la marche des faits par de délicates, difficiles et quelquefois ennuyeuses discussions de doctrine. L'esprit moderne, du reste, déshabitué des spéculations métaphysiques, se sentirait étranger dans ces controverses, qui paraissent arides même à beaucoup d'esprits d'aujourd'hui.

Une erreur ne surgit pas tout d'un coup dans le monde, comme ces plantes vénéneuses que l'aube surprise voit au pied des grands arbres après une nuit pluvieuse. Elle a sa généalogie et, comme toute chose, plonge ses racines dans le passé. A qui y regarderait d'assez près, il semblerait même qu'elle suive un développement conforme et parallèle à celui de la vérité. Quoi qu'il en soit, Arius a donné son nom à l'arianisme ; il n'est pas le père de cette erreur fameuse. Son premier ancêtre, c'est le raisonnement à courte vue, entêté et indocile, le rationalisme éternel ! Directement elle se rattache aux nombreuses erreurs antitrinitaires et christologiques des trois premiers siècles chrétiens.

L'humanité, avant Jésus-Christ, avait pressenti la Trinité divine sans la connaître. L'Ancien Testament semble ouvrir parfois les portes d'azur du ciel et montrer, dans son grand Dieu si jaloux de son unité, une pluralité de personnes, Jupiter, Neptune et Pluton forment une trinité sur les hauteurs de l'antique Olympe, et la Trimourti indienne est une image à peine voilée du grand dogme chrétien. L'Égypte primitive adorait un Dieu en trois dieux, et sa théologie, sauf les noms, se rapprochait étrangement de la nôtre. La philosophie enfin en a eu aussi un pressentiment confus. Platon, d'après plusieurs, eut cette intuition surprenante, et Philon d'Alexandrie a admis évidemment l'existence d'une seconde et d'une troisième personne au sein de l'Unité éternelle. Mais là, comme ailleurs, ce ne sont que des éclairs, leurs si rapides et si pâles, qu'elles laissent les yeux incertains de la lumière.

C'est Jésus-Christ qui, le premier, a révélé au monde ce capital mystère d'un Dieu unique en trois personnes égales, dont l'une a revêtu l'humanité. Le mot *Trinité* n'est pas dans l'Évangile, mais l'idée y est partout si clairement exprimée, qu'elle saute aux yeux. Le Maître en fait la base de l'enseignement qu'il vient imposer aux peuples.

Cette doctrine est celle de ses apôtres ; c'est la doctrine de l'Église au berceau, car, il faut le dire bien haut, dès le commencement l'Église fut sûre de sa foi. Avant que les conciles aient donné à ses dogmes leur précision suprême, elle connaît le Dieu qu'elle adore. Si depuis tout a trouvé une formule scientifique, rien n'a changé ; le fonds divin reste le même. Hermas, saint Ignace, saint Irénée, saint Justin, Tatiens, Tertullien, se font pendant trois siècles les échos retentissants et fidèles de la doctrine primitive. Le Didascalé d'Alexandrie, cette *Alma parens* de la théologie, se fonde alors et fleurit. Clément, Origène, Denys, promènent tour à tour leur clair flambeau sur le dogme trinitaire et continuent, avec un enthousiasme que la contradic-

tion enflamme encore, l'œuvre de leurs illustres devanciers.

Il faut l'avouer toutefois, quoique jusque-là la croyance ait toujours été certaine, les explications des Pères sont loin de l'être. Il fallait les attaques des hérétiques pour rendre la connaissance aussi ferme et aussi claire que la croyance l'avait toujours été.

Les attaques ne manquèrent pas. En même temps, en effet, que le dogme, à la lumière de hautes intelligences surnaturellement aidées de Dieu, se précisait et s'approfondissait, l'erreur suivait une ligne parallèle et faisait, elle aussi, son chemin. En face de nos glorieux ancêtres, des hommes s'élevaient qui, soit par orgueil, soit par infirmité d'esprit, mêlaient mille mensonges, à la vérité et contredisaient la doctrine traditionnelle. Victimes ou suppôts de Satan, ils essayaient d'entraîner l'humanité dans la voie des ténèbres. Ce que l'Église vit naître d'hérésiarques et d'hérésies au cours des trois premiers siècles est à peine imaginable. Comme en ces pays de l'Extrême-Orient où l'ardeur du soleil et la fécondité du sol font pulluler les monstres, elle en voyait surgir chaque jour. C'était le résultat naturel de l'humaine corruption et de la fermentation puissante de la pensée à l'apparition de l'Évangile. Plus redoutables que ceux du dehors, tout armés qu'ils étaient de lois et de glaives, ces ennemis du dedans essayèrent de mêler au pur christianisme des éléments étrangers de judaïsme, de paganisme ou de philosophie. Et tel fut le trouble qu'à certaines heures ils apportèrent dans la société chrétienne, qu'on se demande comment elle n'a pas péri. A notre sens, le plus beau des miracles, et le plus probant en faveur de la divinité de l'Église, est qu'elle ne soit pas perdue elle-même dans cette confusion inouïe depuis Babel.

Aux esprits qui voulaient raisonner sur la Trinité, deux écueils se présentaient : effacer la distinction des personnes au profit de l'unité divine, détruire l'unité divine au profit de la diversité des personnes.

Sabellius, prêtre de Ptolémaïs, se heurta contre le premier écueil. Dieu, suivant lui, était une *Monade*. Ses trois noms indiquaient trois modalités d'un même être unipersonnel, et correspondaient, non à une triple personne, mais à trois manières différentes d'envisager une personnalité unique. La *Monade* créant le monde s'appelait le Père ; rachetant le monde, le Fils ; éclairant et vivifiant l'Église, le Saint-Esprit.

Paul de Samosate, en voulant réparer l'erreur peut-être, l'exagéra encore. D'après lui, le Christ n'était qu'un homme devenu Dieu par la volonté dit Père. Cette fois, c'était le paganisme qui reparaissait dans le monde. La chrétienté s'émut, Rome intervint, un concile se réunissait à Antioche, l'erreur fut condamnée ; elle ne fut pas tuée.

Cinquante ans s'écoulèrent, cinquante ans de discussions acharnées. Vainement l'autorité ecclésiastique lançait anathèmes et censures. Le feu était aux esprits. Dans les écoles d'Alexandrie surtout, c'étaient sur la Trinité des spéculations sans repos ni trêve, une métaphysique à perte de vue. Les philosophes alexandrins, réunissant en un seul les systèmes antérieurs, étaient arrivés à se composer aussi une Trinité ; le Parfait, l'Intelligence et l'Âme. Conception essentiellement différente de la conception chrétienne, mais qui, par certains points de ressemblance, prêtait à la confusion et augmentait l'incertitude et le désarroi des peuples.

C'est au milieu de cette effervescence qu'Arius apparut tout à coup. Nous ne dirons pas au milieu de quelles circonstances il apporta le scandale immense de ses nouveautés. On le verra dans ce livre. Nous voulons seulement décrire cette erreur monstrueuse. La voici dégagée des subtilités dont son auteur et ses fauteurs l'entourèrent :

1° Il n'y a qu'un Dieu, suprême, ineffable, renfermé en lui-même, et tellement au-dessus de tout, qu'il ne peut entrer en contact avec rien de fini. Il est le seul non engendré, seul éternel, seul sans commencement, seul immortel, seul bon, solitaire de toute éternité.

2° Quand il se résolut à créer un monde fini, il eut besoin d'un intermé-

diaire ; mais, simple artisan qui a un jour appris de Dieu l'art de créer, cet intermédiaire n'avait pas en lui la puissance créatrice. La création est l'œuvre du Père, les créatures sont celles du Fils.

3° L'intermédiaire n'est pas sorti de l'Être suprême par émanation ou diminution, mais par création. Il n'a donc pas toujours été.

4° Le Fils est une créature comme les autres ; il ne s'en distingue qu'en ce qu'il a été créé avant elles, et qu'il a été l'instrument de Dieu dans l'œuvre de la création et de la rédemption. Il n'est pas de la même substance que le Père. Sa nature, au contraire, est d'être changeant comme une créature et, comme une créature, capable de bien et de mal. Si Dieu l'a choisi et jugé digne de porter parmi les hommes un nom divin, c'est qu'il a prévu qu'il persévérerait librement dans le bien. De même il peut ignorer et errer.

5° Ce Fils de Dieu s'est fait homme dans la plénitude des temps. Il a annoncé la vérité. A ce titre il mérite, non pas notre adoration, mais notre respect et notre reconnaissance.

En résumé, le Père lui a transmis sa vaste intelligence et sa puissance sans bornes, et l'a empreint de l'éclat de sa gloire. Tel qu'il est, il voit au-dessous de lui, à une distance incommensurable, les trônes des archanges ; mais il ne brille que d'une lumière réfléchie, et comme les empereurs décorés du nom de César, il ne gouverne le monde qu'en obéissant aux volontés de son Seigneur et maître.

L'arianisme, comme on voit, était la négation même de la foi. L'Incarnation, qui courbait l'homme au pied d'un Dieu de chair et de sang comme lui, n'était plus qu'un rêve, et l'incommensurable abîme qui sépare l'humanité de la Divinité sans forme, sans nom et sans ombre se rouvrait plus béant et plus formidable que jamais. Le monde après l'Évangile ne se trouvait pas plus avancé qu'avant.

Arius rejette l'idée sabellienne, que le Dieu unique s'est incarné et révélé de différentes manières dans le monde fini. Il repousse aussi le polythéisme de Paul de Samosate. Pour tout concilier, il emprunte le *démurge* des gnostiques et invente un Être suprême mitoyen. Des textes nombreux se rencontrent dans les Écritures, où le Christ atteste sa subordination au Père ; Arius s'en empare à l'exclusion des autres. Les docteurs des deux premiers siècles n'ont pas toujours bien distingué la subordination personnelle du Fils au Père, de la subordination substantielle ; il les appelle à lui. Et c'est ainsi que la pire des erreurs se présente au monde sous un costume chrétien, parée des textes de l'Écriture et des maximes des Pères. Essai de christianisme hellénique répondant aux efforts des platoniciens pour mettre au jour un hellénisme chrétien, elle sourit aux croyants et aux philosophes. Il était impossible qu'elle ne devint pas populaire, on le sent.

Elle le devint en effet. On se rappelle le cri fameux de Jérôme : " Un instant le monde crut se réveiller arien ! " L'erreur a pour elle la foule ignorante, qu'elle enjôle par ses équivoques ; les raisonneurs qu'elle flatte par ses subtilités ; un nombre effrayant d'évêques, que son apparente raison illusionne ; les empereurs enfin, dont elle sert merveilleusement la politique ambitieuse, car, en abaissant le Christ au rang d'un homme, elle abaisse l'Église au rang d'une institution soumise à l'État. Comme ces grands tourbillons qui se lèvent à certains jours du printemps, elle secoue le monde à ce printemps de la foi, et emporte avec elle feuilles et rameaux, tout ce qui n'est pas fortement attaché à l'arbre immortel. Déchirée en deux, l'Église se regarde et se reconnaît à peine dans le bruit des luttes, des séditions et des cabales. Des évêques, gagnés à l'erreur, spectacle inouï ! se ruent contre les évêques restés fidèles au culte traditionnel, attentent à leur honneur et, poussés par l'espoir de noyer la vérité dans le sang de ses défenseurs, attentent à leur honneur et, poussés par l'espoir de noyer la vérité dans le sang de ses défenseurs, attentent quelquefois même à leur vie ! Certes, au temps malheureux où nous vivons, l'Église subit aussi de dures épreuves. Persécutée par les gouvernements, elle se voit peu à peu déposée de sa puissance séculaire ; les fils

ont trahi la foi de leurs pères, et ses camps sont désertés. L'orgueilleuse raison du siècle, impuissante à la convaincre de mensonge ou d'erreur, soulève contre elle la foule imbecile, aveugle en ce pays surtout où toute affirmation résolue passe si facilement pour un dogme. Mais, grâce Dieu, en France comme ailleurs et partout, les membres de l'épiscopat sont indissolublement unie entre eux, en même temps qu'ils sont scellés à la chaire romaine de saint Pierre. Ce grand corps qui gouverne les âmes marche unanimement vers son but éternel. C'est pour les catholiques d'aujourd'hui la plus solide raison d'espérer. Rien de semblable alors. Les évêques fidèles se soutenaient bien les uns les autres, unis comme les évêques de notre temps au pape de Rome. Mais, en Orient surtout, la scission était trop complète entre les deux partis : tout retombait dans le chaos.

Ce sera l'impérissable honneur d'Athanase de s'être de toute sa force, et pendant toute sa vie, opposé à l'envahissement d'une erreur si funeste, et de l'avoir à jamais ruinée par les assauts qu'il lui livra.

On verra, au cours de cet ouvrage, de quelles luttes gigantesques il a porté le poids, et comment, tout en combattant l'arianisme, il combattit l'empire envahisseur, roi incontesté de l'Égypte, et maître des âmes dans cet Orient où les Césars avec leurs légions étaient à peine maîtres des corps. Nous ne voulons donner ici que le résumé de sa victorieuse argumentation.

Il faut remarquer avant tout qu'il existe une capitale différence entre les ariens du IV^e siècle et les rationalistes modernes, quoique les uns et les autres arrivent au même but. Les rationalistes voient dans le Christ un philosophe, le premier de tous ; mais ce philosophe à leurs yeux n'est qu'un homme. Pour les ariens, le Christ n'est qu'un homme ; mais il doit garder son nom de Dieu. L'arianisme est un rationalisme théologique. C'est sur ce terrain qu'Athanase se place. Nous allons voir comment il retourne contre les ennemis de la foi les armes dont ils se servent contre elle, et fait de la dialectique " l'invincible rempart du dogme."

Il démontre que l'arianisme est une nouveauté opposée à la tradition universelle et apostolique : démonstration d'une grande force dans une société qui ne vit que de traditions. " Les ariens conviennent eux-mêmes, dit-il, qu'ils innovent. Donc leur doctrine ne vient pas des Pères. C'est un système étranger à l'Église. Or ce qui ne vient pas des Pères, qu'est-ce, sinon ce dont parle saint Paul : esprit d'erreur, doctrine diabolique, imposture et crime ? " — " Considérons la tradition originelle, cette doctrine et cette croyance données par le Seigneur, annoncées par les apôtres, conservées par l'Église. C'est sur elle que l'Église est fondée, et quiconque les abandonne n'est plus chrétien et ne mérite pas d'en porter le nom. " — " Quelle foi méritent ceux qui ont anéanti la foi des temps passés, la foi des saints qui se sont endormis en Jésus-Christ ? " — " Ils luttent désespérément pour leur erreur ; laissez-les faire et ne prenez pas leur audace pour le signe de la vérité. Ils sont en guerre avec eux-mêmes. Séparés de la doctrine du passé : ils ne peuvent être d'accord entre eux, et ils ne cesseront de s'agiter au milieu de changements éternels et de contradictions sans fin. " — " La vraie voie, c'est de croire en Jésus-Christ, sans réserve et sur parole. " Or Jésus-Christ s'est dit Dieu, donc il est Dieu. " La connaissance de Dieu ne repose pas, du reste, sur des preuves humaines ; elle repose sur la foi, et s'alimente dans des méditations pieuses et ferventes. Saint Paul n'a pas annoncé la doctrine de la croix en discours conformes à la sagesse humaine, mais en paroles d'esprit et de puissance. "

Solidement établi sur ce terrain, il engage la lutte.

1° Dieu est trop élevé au-dessus de tout, il ne peut créer ;

2° Le Fils n'est pas consubstantiel au Père ;

Telles sont les deux idées principales, et comme les deux sources d'où l'arianisme a coulé.

Voici comment il les réfute. Pareil au van rustique, suivant l'ingénieuse com-

paraison de saint Grégoire de Nazianze, il sépare la poussière des opinions humaines d'avec le pur froment des vérités révélées.

La création, dit-il, d'après l'hypothèse arienne, ne peut supporter l'action directe de Dieu. Comment alors le Fils, recte de Dieu. Comment alors le Fils, suivant la même hypothèse, est un être fini et une simple créature, peut-il être la supporter ? De deux choses l'une ; ou bien, si le Fils a pu supporter cette action, la création tout entière a dû pouvoir la supporter aussi ; ou bien, si elle ne l'a pas pu, il ne l'a pas pu lui-même plus qu'elle. Soutenir que le Dieu infini est trop loin du fini pour créer, c'est soutenir qu'il est éternellement infécond, et que rien n'existe. Il y a donc dans cette thèse des hérétiques deux choses monstrueuses ; une contradiction et une absurdité.

D'un autre côté, si la présence d'un médiateur était nécessaire pour l'œuvre de la création, il fallait nécessairement aussi, puisque le Fils est une créature, un médiateur entre lui et Dieu. Et, si l'on admet qu'il en faut un, il en faut deux, et mille, et toujours mille, chaque médiateur ayant besoin d'un médiateur à son tour.

Vainqueur sur le premier point par ces raisonnements déliés, Athanase passe à la seconde assertion.

Dieu est un, ajoute-t-il. Si le Fils, à qui les ariens conservent le nom de Dieu, n'est pas de la même substance que le Père, s'il n'est qu'un intermédiaire créé, l'unité est rompue : il y a deux dieux. Le Christ avait renversé les idoles ; Arius les relève en divinisant le Christ lui-même. Il faut, ou renoncer au nom de chrétien, ou admettre la consubstantialité.

A des preuves métaphysique de cette force, il en ajoute d'autres qu'il tire de la saine interprétation des Ecritures.

Dieu est trop loin du fini, et la création serait un acte indigne de sa grandeur ? Tous les livres saints disent le contraire. Il cite des textes. Et comment, s'écrie-t-il après avoir transcrit cette page sublime de saint Matthieu où Jésus-Christ nous révèle la Providence divine, comment ? il n'est pas indigne de Dieu de s'occuper de riens pareils aux cheveux de notre tête, aux passe-reaux, aux fleurs des champs, et créer serait indigne de lui ?.....

Un temps fut, disaient les ariens, où le Fils n'était pas. Athanase leur cite le psaume : " Votre règne est un règne qui s'étend dans tous les siècles, " et ce texte de saint Paul : " C'est par lui qu'il a fait les siècles. " Et il conclut : La formule des ariens revient à cette formule absurde : Il fut un temps où l'Eternel n'était pas.

Le Fils, d'après les Ecritures, est l'image et le resplendissement du Père. Le Père se réjouit en lui. Dieu, ajoute le grand logicien, ne peut se contempler ni se réjouir dans un être fini, et il faut de plus que l'image du Père soit semblable au Père. Or quel est-il ? Il est l'éternel, la lumière, le tout-puissant. Donc le Fils est tout cela.

Il poursuit : Il est écrit dans l'Evangile de saint Jean : " Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et moi aussi j'agis sans cesse. " L'action du Père est éternelle. Donc le Verbe, par qui tout a été fait, est éternel. Il serait absurde de dire que le Fils ait aidé au Père à le créer lui-même.

D'après l'Ecriture, le Verbe a créé. Créer est un pouvoir réservé à Dieu. Donc il est Dieu.

Si le Fils est une créature comme toutes les autres, comment se fait-il que lui seul révèle le Père ? D'après la doctrine de l'Eglise, nous comprenons pourquoi il est dit : " Personne n'a vu le Père que celui qui vient du Père. " Nous comprenons aussi que " nul ne connaît le Père que le Fils ! " D'après le système arien, cela est incompréhensible ; car si le Fils est une créature, et si nous sommes tous des créatures, chacun de nous doit comprendre le Père suivant ses forces. Et l'Ecriture en aurait menti.

Et les réfutations mêlées aux preuves se multiplient à l'infini.

Il est écrit que Dieu jugera toute créature. Si le Fils est une créature, devra-t-il subir aussi ce jugement ? Mais que devient le tribunal, si le juge lui-même doit être jugé ? Qui récompensera les

justes et punira les méchants ? Et d'après quelle loi le législateur sera-t-il jugé ?

Il est écrit que le Seigneur Jésus est adoré même par les anges. C'est, disent les ariens, parce qu'il est une créature plus sublime que toutes les autres ; cela ne peut être. Si cela était, en effet, il faudrait que chaque créature adorât toutes celles qui sont au-dessus d'elle. Cela n'est pas ; aucune créature n'en adore une autre. La créature adore Dieu.

" Tout est à cause de lui et pour lui. Les ariens s'appuyaient sur ce texte pour prouver que Dieu ne l'avait créé que pour qu'il créât le reste. S'il en était ainsi, répond Athanase, sa reconnaissance envers nous devrait être plus grande que la nôtre envers lui. Nous, nous aurions été créés pour être ; lui n'aurait été qu'un moyen pour que nous fussions. De plus, nous aurions été en Dieu avant lui, car on pense à la fin avant de penser au moyen. Alors il est impossible de comprendre pourquoi nous n'avons pas existé avant lui, puisqu'en Dieu la volonté suffit pour donner l'existence aux choses. Et en ce cas, c'est nous qui sommes proprement les fils de Dieu, et non le Verbe.

Le Fils dit : " Moi et mon Père, nous sommes un. Je suis en mon Père, et mon Père est en moi. " Donc même divinité et unité de substance. Ils ne sont pas un dans le sens de Sabellius, qui les confond ; ils sont un, parce qu'ils sont une seule nature. L'engendré, en effet, n'est pas d'une autre nature que celui qui engendre. Le Fils de Dieu est donc Dieu. Et voilà pourquoi on lui attribue les mêmes prérogatives qu'au Père. Il est appelé Dieu Tout-puissant, Celui qui est, a été et sera ; Seigneur, la lumière ; il remet les péchés, et il dit lui-même : " Tout ce qui est à mon Père est à moi. "

Ne voyant dans le Fils qu'une simple créature, les ariens devaient admettre qu'il est sujet au changement.

Ils l'admettaient. Voici comment Athanase les confond : Si le Fils, dit-il, est sujet au changement et à l'instabilité, comment ce qui est instable et changeant peut-il ressembler à ce qui est immuable ? Qui peut, en voyant l'instable, dire : J'ai vu l'immuable ? Et cependant le Fils a dit lui-même : " Qui me voit, voit mon Père. " Comment peut-il être l'image du Père, s'il n'est pas son égal et s'il n'est pas immuable comme lui ? Son unité avec le Père exclut tout changement. Il est la sagesse, la sagesse exclut toute addition. Il est la vérité, la vérité est toujours égale à elle-même.

Les ariens faisaient une objection. Pour que le Fils soit égal au Père, disaient-ils, il faudrait qu'il eût aussi un Fils.

Ce sont là, répond Athanase, des idées tirées des choses matérielles et terrestres. Les animaux et les hommes s'engendrent par l'union des sexes, et l'engendré, toujours et fatalement, provient d'un père qui a commencé. Personne n'est père dans la véritable acception du mot ; le fils devient père à son tour, comme le père a commencé par être fils. En Dieu, il n'en est pas ainsi. Le Père n'est pas né d'un père, il n'engendre point de fils qui devienne père. Le Père est père dans la vénérable acception du mot, et le Fils est Fils de même. Celui donc qui demande pourquoi le Fils n'a point de fils, doit demander aussi pourquoi le Père n'a point de père. Questions déraisonnables au tant qu'impies. C'est précisément parce que le Fils est la parfaite image du Père, qu'il reste éternellement immuable comme le Père. On peut retourner l'argument des ariens, et leur dire : Répondez ; un architecte peut-il bâtir une maison sans matériaux ? Non ? Donc Dieu ne le peut pas non plus. Et vous, pouvez-vous exister sans vous trouver dans l'espace ? Non ? Donc Dieu ne peut pas non plus. Conclusion ridicule. Dieu n'a pas de semblable ; il crée et il engendre d'une manière qui lui est propre : divinement.

Tout ce que nous venons d'écrire n'est qu'une sèche analyse de cette réfutation magistrale, où les idées les plus délicates et les plus subtiles se trouvent exprimées avec une richesse de développements incomparable. Il y a là, il faut l'avouer, une grande force de génie, jointe à un esprit profondément chrétien. Qu'il réponde aux arguments dialectiques ou bi-

bliques, toujours la même supériorité, toujours la même large vue des choses divines. Des qualités maîtresses se retrouvent partout dans la théologie d'Athanase ; il a éclairé tout ce qu'il a touché. Mais c'est dans cette question de la consubstantialité du Verbe qu'il a jeté le plus de lumière. L'axiome de Nicée, après ses investigations, aux yeux de quiconque croit à l'Evangile, est devenu évident malgré son mystère. Arius avait amoncelé les nuages sur la face adorée du Verbe. Au souffle puissant du grand polémiste, toute cette fumée s'écarte et s'envole, et le Verbe apparaît comme le soleil dans un ciel purifié par la tempête, dans sa sublime et radieuse vérité.

Vérité douloureusement conquise au prix de travaux innombrables, et de luttés sans exemple !

D'où venaient donc, dans cette âme, tant de ressources ?

Dieu d'abord l'avait merveilleusement armé pour les luttes qu'il devait soutenir. Appelé à être l'appui des élus de Dieu à une époque de confusion et de périls extrêmes, il avait reçu tous les dons : un vrai génie spéculatif, riche d'idées et très subtil ; une habileté pratique consommée, une prudence et une présence d'esprit impossibles à déconcerter, une fermeté de granit. Mais ce qui le fit si fort, c'est surtout l'amour : l'amour de Jésus-Christ et de son œuvre, l'Eglise mère des âmes !

Jésus-Christ, Dieu et homme Fils de Dieu, Fils de l'homme, ce sublime mystère le ravit de bonne heure. Et comme les fortes amours s'enracinent dans la contradiction, quand il vit que son siècle et son pays, égarés par le désir fou de sonder l'insondable et de voir le fond de l'abîme, abandonnaient les simples croyances de l'Eglise primitive pour des conceptions qui, sous prétexte de le rendre plus rationnel, défiguraient et dénaturaient son Dieu, il jura de se faire son défenseur et son vengeur, et de rendre au monde le Christ de l'Evangile, chassé par l'orgueil de la fausse sagesse. A partir de vingt-trois ans, diacre, évêque, proscri, acclamé, dans les conciles, dans ses courses éternelles, vêtu d'une peau de brebis ou d'une peau de chèvre, abandonné, affligé, persécuté, à travers les déserts et les montagnes, dans les tombeaux, austère comme un moine, toujours souffrant comme un martyr, alerte et l'œil au guet comme un soldat, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il endure, c'est pour le Verbe.

Athanase, de même qu'Hilaire, n'est pas un saint mystique au sens où on l'entend aujourd'hui. Le cœur ne rencontre pas dans ses œuvres de ces pages attendries où l'amour surnaturel s'exalte, débordé et s'épanche. C'est qu'il ne faut pas s'attendre à trouver, dans ces *saints de combats*, les effusions de ceux qui vécutent en des milieux plus pacifiques. Pieux, ils l'étaient sans doute, mais d'une autre façon. Chaque siècle de l'Eglise a son caractère, qui se reflète sur l'âme des saints qu'elle enfante. Au IV^e siècle, il s'agit de sauver le dogme des menaces de l'erreur ; les plus grands saints sont *dogmatiques et agissants*, et leur principale vertu est dans le courage qu'ils déploient pour la défense de la vérité. La piété d'Athanase n'a pas le temps de s'attendrir. Elle court à l'action et c'est dans l'action qu'elle se révèle, moins touchante peut-être, à coup sûr plus méritoire et plus virile.

Mais Jésus-Christ et l'Eglise s'identifient dans la pensée chrétienne. Il règne entre Elle et Lui une sorte d'unité conjugale, dans les liens d'un amour impossible à briser. Aimer l'Un, c'est aimer l'Autre. En attaquant la divinité de Jésus-Christ, les contemporains d'Athanase enlevaient au naissant et déjà splendide édifice sa pierre angulaire. Couronnés de succès, leurs efforts devaient fatalement entraîner sa ruine. En même temps que son soldat, il fallait donc que le champion du Verbe fût l'ouvrier de son œuvre. Comme Néhémie s'obstinait avec sa jeune et vaillante milice à rebâtir, sous les traits de l'ennemi, Jérusalem à demi détruite, il lui fallait d'une main brandir le glaive, et de l'autre manier la truelle, faire face aux assaillants et relever les pierres détachées des murailles.

Athanase répondit admirablement à ce double devoir. Dans le vertige étrange qui saisit l'esprit des peuples et les

entraîna un temps à l'arianisme, il fut en Orient le grand représentant et le gardien infatigable de l'unité catholique. Il sut grouper l'épiscopat fidèle autour de son chef légitime, et par ses continuel recours aux pontifes de Rome relever cette divine autorité dont l'hérésie secouait impudemment le joug traditionnel. Son génie, sa volonté, son précieux don d'entraîner les foules, les jours d'une longue vie, son repos, sa liberté elle-même, il donna tout avec une libéralité magnanime, pour ramener les âmes arrachées au cœur de l'Eglise par le flot débordant de l'inondation arienne, et assurer le triomphe du christianisme.

Il fut ainsi le père de la phalange invincible qui se leva après lui pour la défense de la même cause. Le souffle de son âme généreuse respire dans les Basile, dans les Grégoire de Nazianze, dans les Chrysostome, et jusque dans les Pères de cet Occident, où la persécution et l'exil le jetèrent par trois fois. Notre glorieux Hilaire, Ambroise, Augustin, sont aussi de sa famille, avec tous ceux qui concoururent en ces temps difficiles, par leur génie et leur courage, à sauver l'avenir religieux du monde.

L'homme, dit-on, qui se promène au pied des Pyramides, sur la vieille terre d'Egypte, se sent écrasé par leur grandeur imposante. Quand un chrétien contemple ce géant, fils du même sol, qui s'appelle Athanase, il éprouve une impression semblable, avec cette différence pourtant que dans le temps même où il est écrasé, il est charmé et attiré vers les hauteurs de l'âme, dans la région des grandes vertus. Bien peu parmi nous sans doute sont appelés à cette sainteté publiquement militante qui fut la sienne. Tous ne sont pas prédestinés à être les chevaliers de l'Eglise, sur le vaste et bruyant théâtre du monde. Mais, qui l'ignore ? nous sommes tous nés soldats : lutter contre la matière pour l'assujettir est la destinée de l'homme ; lutter contre soi-même pour se dompter, la destinée du chrétien. Nous devons déployer toutes nos énergies sur ce théâtre de l'âme, où viennent nous attaquer tour à tour et quelquefois ensemble Satan, cette puissance invisible d'erreur et de péché, et cette autre puissance, terrible aussi, la chair, presque éternellement en révolte.

En fournissant l'exemple d'une intrépidité sans égale dans la résistance à l'erreur, qui n'est qu'une forme du mal, ce livre fera quelque bien avec la grâce de Dieu.

Je l'offre aux évêques et aux prêtres, mes pères et mes frères dans la foi.

Je l'offre aux fidèles, me souvenant que j'ai voué ma vie à leur salut.

Les premiers y trouveront un modèle incomparable des vertus sacerdotales dans les temps troublés ; les autres, une révélation éclatante de ce qu'on est capable de souffrir pour eux quand on les aime.

Tous, connaissant mieux par cette histoire l'Eglise du passé, ses luttes et ses triomphes, sa destinée troublée, orageuse, incertaine, mais visiblement immortelle, nous apprendrons à ne nous laisser décourager ni par les malheurs du présent, ni par les vicissitudes possibles de l'avenir.

Orléans, ce 10 juin 1888.

LE DERNIER JOUR

DU

REDEMPTEUR

OU

Voie douloureuse de Jésus

DE

GETHSÉMANI AU GOLGOTHA

PAR

M. L. J. BONDIL

chaosine théologique

1 volume grand in-8°.....Prix : 40 cts

SATAN ET CIE

Association Universelle

POUR

LA DESTRUCTION DE L'ORDRE SOCIAL

RÉVÉLATIONS COMPLÈTES ET

DÉFINITIVES DE TOUS LES SECRETS DE

LA FRANC-MAÇONNERIE

PAR

le Très Illustre Souverain Grand Inspecteur Général du
33^{me} et dernier degré de la Franc-Maçonnerie

PAUL ROSEN

Troisième édition revue, corrigée et augmentée.

1 fort volume in-12.....Prix : \$1.00

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.—INTRODUCTION.—I. Raison d'être de ce livre.—II. Authenticité de ce livre.—III. L'Exploitation du Rite Ecossais en France.—IV. Cette Exploitation constitue, en 1888, une Escroquerie qualifiée en France.—V. L'Exploitation de la Franc-Maçonnerie en Belgique.—§ 1. La Politique.—§ 2. L'Enseignement public.—§ 3.—Le Catholicisme.

BUT DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

Le But de la Franc-Maçonnerie est l'Anarchie sociale.

HISTOIRE.

Origines de la Franc-Maçonnerie.—Les Maçons allemands monopolisateurs de la Construction gothique.—Les Maçons anglais monopolisateurs du Libéralisme anti-religieux.—La Maçonnerie anglaise transformée en Association de propagande.—Le Charlatanisme athée des Rosicrucians.—Naissance de la Franc-Maçonnerie dont le père est l'Athéisme et la mère l'Anarchie.—Fondation des différents Rites Maçonniques, ou des différents procédés employés en Franc-Maçonnerie pour rançonner frauduleusement les imbéciles et les orgueilleux, au bénéfice des Athées et des Anarchistes.—Fondation et Classification des Hauts Grades. Triomphe de l'Escroquerie Athée et Anarchiste sous le nom de Franc-Maçonnerie.

ENSEIGNEMENT.

Glorification du Vice.

1^{re} Catégorie.

GRADES SYMBOLIQUES ET UNIVERSELS.

La Gradation dans la Perversion.—Signification secrète des trois Grades symboliques.—Exploitation vicieuse de la Curiosité.—1^{er} Degré.—Apprenti Maçon.—Exploitation vicieuse de l'Ambition.—2^e Degré.—Compagnon Maçon.—Exploitation vicieuse de l'Orgueil.—3^e Degré.—Maître Maçon.—La Gradation dans l'Escroquerie.—Les trois Grades symboliques suivant les différents Suprêmes Censeils.—La gradation dans la Turpitude.—Signification secrète du Rituel du 3^e degré.

Glorification de l'Athéisme et de l'Anarchie.

2^e Catégorie.

GRADES DE DÉVELOPPEMENT DES GRADES SYMBOLIQUES.

Mort à toute Religion.—L'Athéisme obligatoire.—18^e Degré.—Chevalier Rose-Croix.—Mort à toute Autorité.—L'Anarchie obligatoire.—30^e Degré.—Chevalier Kadosch.

Glorification de la Vengeance.

3^e Catégorie.

GRADES DE L'ILLUMINISME ALLEMAND.

Glorification des Vengeances Secrètes.—2¹e Degré.—Noachite.—Glorification des Vengeances par trahison.—9^e Degré.—Maître Elu des Neuf.—Glorification des Vengeances Maçonniques.—10^e Degré.—Illustre Elu des Quinze.—Glorification des Vengeurs Francs-Maçons.—11^e Degré.—Sublime Chevalier Elu.

Glorification du Mal.

4^e Catégorie.

GRADES ISRAÉLITES ET BIBLIQUES.

Guerre au Bien

GRADES ISRAÉLITES.

Guerre à la Vertu.—4^e Degré.—Maître Secret.—Guerre à la Chasteté.—5^e Degré.—Maître Parfait.—Guerre à la Loyauté.—6^e Degré.—Secrétaire Intime.—Guerre au Droit Social.—7^e Degré.—Prévot et Juge.—Guerre à la Propriété Sociale.—8^e Degré.—Intendant des Bâtiments.

Tout à la corruption.

GRADES BIBLIQUES.

Exploitation corruptrice du Communalisme.—12^e Degré.—Grand Maître Architecte.—Exploitation corruptrice des théories déistes.—13^e Degré.—Royal Arche.—Exploitation corruptrice des pratiques déistes.—14^e Degré.—Grand Eln, Parfait et Sublime Maçon.—Exploitation corruptrice du Rationalisme.—15^e Degré.—Chevalier d'Orient.—Exploitation corruptrice du Patriotisme.—16^e Degré.—Prince de Jérusalem.—Exploitation corruptrice du Collectivisme.—17^e Degré.—Chevalier d'Orient et d'Occident.

Glorification de la Perversion.

5^e Catégorie.

GRADES TENPLIERS.

Perversion des masses populaires.—19^e Degré.—Grand Pontife.—Perversion par les appétits et les passions.—20^e Degré.—Vénérable Grand Maître de toutes les Loges.—Perversion des classes dirigeantes.—23^e Degré.—Chef du Tabernacle.—Perversions des institution.—24^e Degré.—Prince du Tabernacle.—Perversion de la Liberté.—25^e Degré.—Chevalier du Serpent d'Airain.—Perversion de l'Egalité.—26^e Degré.—Ecossais Trinitaire.—Perversion de la Fraternité.—27^e Degré.—Grand Commandeur du Temple.—Perversion de l'Intellectualité.—29^e Degré.—Grand Ecossais de Saint-André.

Glorification du Naturalisme.

6^e Catégorie.

GRADES HERMÉTIQUES ET CABALISTIQUES.

Il n'y a pas de Dieu.

La Raison est tout.—22^e Degré.—Chevalier Royal Hache.

Il n'y a pas de Créateur.

La Nature a fait tout.—28^e Degré.—Prince Adepte.

Glorification de l'Hypocrisie.

7^e Catégorie.

GRADES ADMINISTRATIFS.

Parodie avilissante de la Justice.—31^e Degré.—Grand Inspecteur inquisiteur Commandeur.—Parodie avilissante de la Légalité.—32^e Degré.—Sublime Prince du Royal Secret.

Glorification de Satan.

8^e Catégorie.

GRADE SUPRÊME.

33^e Degré.—Souverain Grand Inspecteur Général.—Chambre du Suprême Conseil du 33^e degré.—Ouverture des

Séances du Suprême Conseil.—Initiation au 33^e et dernier degré de la Franc-Maçonnerie.—Première Partie.—Historionisme.—Deuxième Partie.—Verbiage.—Troisième Partie.—Satan agissant.—Quatrième Partie.—Satan enseignant.—Cinquième Partie.—Satan dirigeant.—Sixième Partie.—Satan déifié.—Clôture des Séances du Suprême Conseil du 33^e degrés.

PRATIQUE.

RÉSUMÉ.

DOCUMENTS JUSTIFICATIFS.

PLANCHES.

I. Emblème suprême de la Franc-Maçonnerie.—II. Tableau Chronologique de la Franc-Maçonnerie en Belgique.—III. Système des Nouvelles et des Anciennes Initiations.—IV. Memento officiel du grade d'Apprenti.—V. Memento officiel du grade de Compagnon.—VI. Memento officiel du grade de Maître.—VII. Memento officiel du grade de Rose-Croix.—VIII. Memento officiel du grade de Kadosch.—IX. Memento officiel du 33^e Degré.—X. Tableau des transformations de la Franc-Maçonnerie.—XI. Tableau généalogique du grand Orient de France.

COURONNE DE MAI

OU

MOIS DE MARIE

DES PAROISSES

PAR L'AUTEUR DE

l'Eucharistie méditée

1 vol. in-18 de 410 pages...Prix : 38 cts

BOUQUET SPIRITUEL

A

LA SAINTE-VIERGE

OU

PETIT MOIS DE MARIE

PAR

Un Père de la Compagnie de Jésus

VINGTIÈME ÉDITION

Brochure in-32.....Prix : 5 cts

LE

CATÉCHISME DE LA CROIX

OU LA

Doctrines des véritables épouses de Jésus crucifié.

PAR

Jean de la Russalière

aumônier de M. le Duc de Richelieu

1 volume in-18, relié.....Prix : 30 cts

Cet opuscule in-32 de 200 pages, est une réimpression de l'ouvrage publié au dix-septième siècle par Jean de la Russalière, connu de son temps par sa doctrine et sa piété. On y trouve, en 25 leçons, et sous la forme catéchistique, la vraie science de la croix constituant, pour les personnes dévotes, tant séculières que religieuses, une nourriture spirituelle solide, inspirant en même temps le goût et la pratique des plus pures maximes du saint Évangile.

LE PARFUM

DE

ROME

PAR

LOUIS VEUILLOT

DIXIÈME ÉDITION

Favus distillans labia tua,
sponsa... et odor vesti-
mentorum tuorum sicut
odor thuris.
(Cant., iv., 11.)

2 volumes in-12.....Prix : \$1.75

LE PARFUM DE ROME

Rome ! nom de mystère. Dès que ce nom s'est élevé sur les nations, nulle voix ne l'a prononcé sans haine ou sans amour, et l'on ne sait qui l'a emporté de l'ardeur de la haine ou de l'ardeur de l'amour. Quand la vanité de l'esprit moderne se targue de tout concilier, la haine et l'amour de Rome poursuivent leur vieux combat, plus âpre que jamais.

La haine fait couler le sang ; l'amour est inépuisable ; le combat ne finira qu'au seuil de l'éternité, où triomphera l'amour. Jusqu'alors la haine paraîtra victorieuse, et cependant elle est vaincue. La défaite de la haine, c'est de durer, c'est de poursuivre en vain cette victoire de la mort qui la déivrerait aussi d'elle-même. Rome vivra ; ses ennemis ne seront point soulagés du poids de sa gloire.

Rome la triomphante, la dominatrice des nations ! C'est Rome qui s'est assujéti la terre et qui s'est nourrie de la chair de l'humanité ; c'est Rome qui a pris le genre humain dans ses bras, comme un enfant malade, qui lui a fait respirer l'air salubre des hauteurs, qui l'a nourri de la chair de Jésus le Dieu vivant.

Dieu soit béni ! Je suis de ceux que Rome a pris en bas, blessés, de la vieille mort. Sa main lumineuse m'a transporté sur les hauteurs divines, sa main maternelle m'a baigné dans l'air divin, sa main sainte m'a nourri du divin aliment. J'ai reçu d'elle la vie, je lui rends l'amour.

Quand j'ai vu Rome pour la première fois, ignorant de la mort et plus ignorant de la vie, mais remué d'un instinct inconnu ; quand j'ai vu cette Rome auguste et que j'en eus respiré le parfum, alors j'ai su que j'aimerais.

Le parfum de Rome ? Telle que le Christianisme l'a faite, Rome est la ville des âmes. Elle a une langue que toute âme peut entendre ; mais l'esprit séparé de l'âme ne l'entend point.

Nul esprit n'est plus séparé de l'âme et ne comprend moins Rome que ce sot et vulgaire épanouissement d'incrédulité qu'on appelle "le bel esprit". Il n'entend point Rome et il empêche l'âme de l'entendre ; il ne voit point sa beauté souveraine, il la tourne en dérision.

Le bel esprit n'est pas la haine ; la haine l'emploie et le méprise. Il jappe, il frétille, il mordille. Rome prête aux exercices du bel esprit. Il y a là tant de choses révérees et sacrées ! On y voit tant d'hommes à genoux.

Dans les dépositaires des choses de la Divinité, le bel esprit ne voit que les fragilités humaines. Il remarque la rouille sur le marbre, la verrue sur le visage, et il demande où est la Divinité. Il fredonne un vaudeville quand la prière chante, il se couvre le front quand la bénédiction descend.

Il dit à la bénédiction : " Va chercher

des têtes moins hautes ; la main qui t'envoie n'est qu'une main mortelle ! " Ainsi, à travers la Cité sainte, le bel esprit se carre et se gonfle, *tanquam pullus onagri*.

Un bel esprit par chaque siècle, un au moins, s'est chargé de bafouer Rome. Au dernier siècle, ce fut le savant président De Brosses, Bourguignon. De nos jours, beaucoup de singes sont venus ; l'un d'eux s'est fait remarquer un instant.

Quelques années après le Bourguignon, un autre sceptique arrivait d'Allemagne. Savant aussi, et qui ne manquait pas d'orgueil ; et de plus, enfant du protestantisme, c'est-à-dire enfant de la haine. Mais il n'était point piqué de bel esprit.

Dans son âme obstruée par le protestantisme, envahie par l'orgueil, liée par les sens, le génie faisait pénétrer d'impérieux rayons ; et alors cet homme, comme un aigle captif, volant du regard, parcourait un horizon immense. Il se nommait Jean-Wolfgang Goethe.

Il avait quarante ans ; déjà il planait dans la maturité précoce de sa renommée. Écoutons-le parler de Rome. Il écrit à ses amis d'Allemagne et il leur jette les notes qui seront plus tard la chanson de Mignon :

" J'ai volé à travers les villes. Pressé du désir de Rome, je ne pouvais tenir nulle part. Je n'ai donné que trois heures à Florence.

" Je vois ce que j'ai tant contemplé en esprit. Rien ne m'a paru étranger ; mais tout est si vivant que tout peut compter pour nouveau.

" Quand cette Elise de Pygmalion, qu'il avait formée entièrement selon son rêve, lui donnant toute la vie que l'artiste peut produire ;

" Quand cette Elise vint vers lui, disant : *C'est moi !* quelle différence entre la vérité et le rêve, entre la pierre ciselée et la vie ! "

Goethe emporta de Rome l'effroi de ne la plus revoir. " Oh ! quitter Rome sans espoir d'y revenir ! Celui-là seul pourra comprendre cette amertume qui l'aura ressentie ! "

Douleur chère du souvenir, fleur d'ombre, incomparablement triste, mais belle à faire craindre la clarté qui viendrait la dissoudre et le souffle de joie qui pourrait en dissiper le parfum !

Dans les jardins de Florence, il composa les scènes du *Tasse*, et il remplit son poème de cette douleur " d'une âme condamnée à l'irrévocable exil ! "

Voilà de quoi étonner le bel esprit ! Goethe aimait Rome à ce point ! Rome absente éveillait en son cœur les grandes lamentations de l'exil !

Et cependant Goethe s'est arrêté devant une enveloppe grossière. La véritable Rome ne lui a pas été connue. Il en a respiré le parfum, mais à la manière de ces profanes qui se glissent dans nos temples : charmés, ils ignorent que les hymnes et les vêtements sacrés et la fumée de l'encens sont des prières.

Goethe, tout païen, se chantait les pauvres vers d'Ovide ; c'est au Capitole qu'il avait porté ses adieux. La grande Rome, maîtresse encore du monde, cette Rome spirituelle, notre amour et notre gloire, à peine l'a-t-il entrevue.

Celle-là n'est donnée qu'à l'œil simple de la foi. Comme le Dieu qui la remplit, elle se cache aux superbes. L'orgueil de l'esprit la parcourt et ne la découvre pas. Heureux s'il peut soupçonner qu'elle existe, aux influences bénignes qu'il en reçoit !

L'humble qui s'est agenouillé de loin devant l'impérissable Croix, celui qui a touché de son front le pavé saint, le fils

de l'Eglise qui veut bien se souvenir de César, mais qui vient pour honorer Pierre, voilà l'hôte de Rome. Elle lui parlera.

La maison du père est ouverte à l'enfant ; Rome ainsi lui sera ouverte. Il aura le sens de ses harmonies, le charme vainqueur de ses parfums ; il comprendra, il aimera, et il gardera les délices de son amour.

J'étais venu sans désir. On m'avait dit : " Tu verras le Capitole et le Vatican, les grands tombeaux et les vastes Catacombes, les fêtes du peuple et les fêtes de l'Eglise. " Mais je ne souhaitais qu'une chose, et c'était de ne me voir plus !

De tout ce que l'on m'avait annoncé, je ne vis rien. Ce que mes yeux contemplaient, je n'en savais rien. Le parfum de Rome enveloppait mon âme et lui dérobait le monde extérieur.

Quel était ce parfum qu'exhalait toutes choses, et que jusqu'alors les choses ne m'avaient jamais envoyé ? Il pénétrait mon âme sans prendre la voie des sens. En moi je le sentais lumière et parole, et il m'empêchait de voir et d'entendre autour de moi !

Ce parfum était un vêtement de Dieu, dans lequel en même temps Dieu se cachait et se faisait sentir. Hors des routes où j'avais marché, je suivais Dieu sans le connaître, hésitant et vaincu, à la trace de ce parfum. Et bientôt je reconnus que j'entendais vraiment une parole : parole de Rome, parole de Dieu.

Et cette lumière qui éclipsait les choses extérieures, je la reconnus pour la vraie lumière, de laquelle les choses recevaient leur vraie figure, jusqu'alors cachée à mes regards : lumière de Rome, lumière de Dieu.

Et dans ce parfum, dans cette parole, dans cette lumière, je trouvais ce que je ne cherchais pas et ne connaissais pas : Dieu, Rome et moi-même.

Avec la superbe d'un fils des temps nouveaux, je m'étais dit : je verrai le Pape ! Comme s'il se fût agi simplement d'un prêtre, tout au plus d'un roi, dans tous les cas, d'un mortel. Mais avant de monter au Vatican, j'avais passé par le bain de la pénitence, j'y avais laissé la superbe et la souillure des temps nouveaux.

J'étais désormais l'homme des temps anciens, l'homme du baptême, le fils de la vieille Eglise qui a précédé tous les temps, qui consommera tous les temps, qui survivra dans l'éternité. J'étais l'homme " créé pour connaître, aimer et servir Dieu, et conquérir la vie éternelle. "

J'étais héritier de cette promesse oubliée du monde, renouvelée en vain pour tant de faux sages, ignorée de tant de faux savants, dédaignée de tant de fausses grandeurs. Je l'avais reçue, et avec elle mon âme et ma gloire. Dans la ville royale, je ne passais pas étranger.

J'étais un fils de la Cité ; je devais aspirer à la défendre. Bien plus, j'étais un fils du Roi ; dans ce palais même, j'habitais mon patrimoine. Je ne venais pas saluer un de ces hommes " qui se font appeler seigneur " parce qu'ils ont ceint un bandeau que la force peut déchirer.

J'allais vers le représentant vivant de la miséricorde et de la justice ; vers le prêtre orné de la couronne qui ne tombe pas dans les gouffres de la mort. O Seigneur Jésus ! il est donc vrai, je suis catholique !

J'entrai, non assuré, non tremblant, mais ému jusqu'au fond de l'être. Je vis la robe blanche du grand vieillard. Depuis huit ans, Grégoire portait la tiare et n'avait pas fléchi ; depuis huit ans sa main gouvernait dans la tempête.

J'oubliai le vieillard, le docteur, le roi, l'Evêque ; un titre plus auguste et plus doux couronnait cette tête vigoureuse : je me prosternai devant l'Immortel, devant le Vicaire de Jésus-Christ, et je l'appelai : Mon Père ! Et lui, s'inclinant pour me bénir, me dit : *Figliuolo*, mon enfant !

Il ajouta quelques paroles ; je n'entendis que ce mot. Dans ce mot, j'avais tout compris. J'étais jeune, obscur ; j'étais un passant. Cet accueil a tant de faiblesse, la douceur de cette majesté, la tendresse de ce sourire, me disaient quelle est la dignité du Chrétien.

Figliuolo ! D'un bond de la pensée, je parcourus ma vie : à quelques années en arrière, sous les livrées de l'indigence ; plus tard, dans les détresses de l'âme. Qui m'avait jamais donné ce nom avec cet accent et ce sourire, si ce n'est mon père, et de qui l'eussé-je accepté ?

" Mon enfant ! " Ce mot s'est allumé soudain pour m'éclairer à jamais les choses humaines : par ce mot, j'ai connu l'histoire du monde. Avant Jésus-Christ, avant le Pape, ce mot manquait parmi les hommes ; dans la famille même. Il ne possédait pas cette douceur.

Je compris que le genre humain n'avait pas uniquement des maîtres, mais aussi un père. Je compris ce symbole du bon Pasteur, vaguement regardé dans les Catacombes. Le bon Pasteur va chercher sa brebis, la dégage des épines, la prend sur ses épaules

Que de droits inébranlablement soutenus, que de faiblesses amoureusement protégées, et aussi que de passions apaisées, et de révoltes calmées, et d'orgueils guéris par l'action de cette royauté divine qui arrête ses regards sur le plus pauvre mortel, et lui dit : Mon enfant !

A diverses reprises, l'amour victorieux de tous les obstacles, m'a ramené au Vatican. En Pie IX, j'ai retrouvé la majesté de Grégoire. J'ai senti de nouveau ce cœur de Père, j'ai reçu de nouveau ce nom de Fils. Un jour, j'ai dû demander justice : et le Juge, aussi attentif que le Père s'était montré clément, a relevé mon humble droit qu'une main puissante avait brisé.

Un autre jour, écrasé par la force, insulté par cette force qui m'écrasait ; sans recours, mais ainsi traité, grâce à Dieu, parce que j'avais fait mon devoir ; triste de me sentir inutile, tranquille comme un soldat blessé, je parus devant le Vicaire de Jésus-Christ.

O ciel ! prosterné, je l'entendis glorifier ma blessure. Sa voix sacrée disait : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*. Oui, mes oreilles ont recueilli ces mots ; j'ai eu cette gloire !

Et je me trouvais dans un ravissement de lumière. Bienheureux donc êtes-vous, ô Père très-saint ! ô juste trahi, flagellé et crucifié ! ô gardien et défenseur de la justice, qui souffrez pour elle de si dures persécutions !

Bienheureux sur votre calvaire ! Et vous ne craignez pas de souffrir, car la justice triomphera parce que vous souffrez ! Et nous, baisant vos pieds captifs, recevant la bénédiction de vos mains enchaînées, nous recevons sur nos âmes le sang de la croix !

Le douloureux spectacle de Rome envahie, ici désolée, là ingrate ; cette majesté affligée du Vatican, ces souvenirs du Golgotha, ces scènes navrantes, ces terribles images, déchirent nos cœurs sans les désespérer. La justice vaincra. Nous savons que Rome est au Vicaire de Jésus-Christ.

Pierre l'a prise à Satan pour Jésus-Christ ; une armée infernale la veut reprendre à Pierre pour la rendre à Satan. Alors donc, avec Pierre, Jésus serait banni de Rome ! L'ennemi ravagerait ce lieu saint ; il insulterait les ossements des martyrs, il abattrait les temples !

Rome, par ces mains impures, se verrait dépouillée des trésors du Christ ; et en même temps ils la souilleraient des pompes de leur corruption ; ils la rempliraient de casernes et de théâtres ; ils y mettraient un trône entouré d'espions et de soldats !

Ainsi Rome perdrait ses parfums qui attirent à la vie divine, ainsi l'âme et la liberté de l'homme perdrait leur refuge dernier, ainsi l'humanité demanderait où réside son pasteur : et nous deviendrions étrangers dans Rome, et notre héritage nous serait volé ; et le servile genre humain laisserait détrôner ce roi que tout homme peut appeler Père, et qui répond : Mon fils !

Ceux qui tentent ce crime contre le genre humain espèrent-ils l'accomplir ? Ils disent qu'ils sont assez rusés et assez forts ; que l'humanité sans Dieu n'est pas seulement une bête féroce, qu'elle est une bête lâche ; mais Dieu a racheté le genre humain.

Qu'ils tiennent Rome en leur puissance, qu'ils la salissent, qu'ils l'embellissent à leur manière, cela est possible. Ils le feront si le monde a mérité ce châtiement. Mais Dieu est père. Il rendra le Pape au monde et Rome au Pape.

Et Rome, vidée de ses envahisseurs, se repeuplera et se reconstruira. Les créations modernes tomberont ou seront purifiées. Un vent se lèvera qui emportera le petit trône nouveau, et ce qu'on aura placé dessus, et ce qu'on aura planté autour pour en accroître le lustre.

Et nos neveux retrouveront dans Rome tous les parfums de Rome ; parfums de science et de sainteté, parfums lumineux et éloquents qui leur apprendront l'histoire de la vie. Et comme nous, ils seront les citoyens de la Ville et les enfants du Roi ; ils lui diront : Père ! et il leur répondra : Fils !

O Dieu du ciel et de la terre, qui avez choisi Rome entre le ciel et la terre, comme un point où vous daigneriez descendre et où nous pourrions monter, afin qu'il nous fût donné sur la terre de plonger nos regards jusque dans le ciel, et de vous voir de nos yeux, et de vous toucher de nos mains, et de recevoir dans nos oreilles de chair quelque chose du son de votre voix ;

O Dieu des anges et des hommes, Dieu des pauvres, Dieu des faibles, Dieu clément qui créez en nous les bons désirs et qui les entendez ;

Soyez béni de m'avoir appelé dans votre Rome, de m'avoir révélé ses parfums-d'avoir ouvert mon intelligence à sa parole, d'avoir purifié et illuminé mes yeux dans sa lumière : et alors j'ai connu le ciel et le monde, et moi-même, et Vous !

LE CREATEUR ET LA CREATURE

OU LES

MEILLETTES DE L'AMOUR DIVIN

PAR

le R. P. F. W. Faber

1 vol. in-12..... Prix : 88 cts

PIGEONS, DINDONS, OIES, CANARDS

PAR

J. PELLETAN

1 vol. in-12 avec 21 grav. Prix : 35 cts

LE TRÈS SAINT CŒUR DE MARIE

D'APRÈS

SAINT ALPHONSE

ou

méditations pour tous les jours du

MOIS DE MARIE

pour ses fêtes et pour tous les

SAMÉDIS DE L'ANNÉE

tirées des œuvres du Saint Docteur

PAR LE

R. P. ST-OMER

1 vol. in-18 de 500 p. : Prix relié : 50 cts.

CULTE ANNUEL DU CŒUR DE MARIE

MOIS DE MARIE

INTRODUCTION.

Excellence et Opportunité de la Dévotion
au Cœur de Marie

Admirables sont les inventions de l'amour divin !... Désirant s'assurer à tout prix la conquête de nos âmes perdues par le péché, le Père éternel ne s'est pas contenté de nous donner son divin Fils pour Sauveur, il a encore voulu nous donner MARIE pour Mère. De même qu'il créa en J.-C. un Cœur fait tout exprès pour nous aimer, indignes pécheurs que nous sommes, ainsi il daigna former en MARIE un Cœur doué de la plus vive tendresse et de la plus touchante miséricorde pour nous reconcilier avec lui. Si la mission du Cœur de Jésus est d'être notre Médiateur auprès de son Père, l'office du Cœur de MARIE est d'intercéder en notre faveur auprès de son Fils. Quels charmes doit donc avoir pour nous la dévotion à ce Cœur maternel dont l'unique désir est de nous procurer le bonheur céleste ! Pour concevoir de cette dévotion toute l'estime qu'elle mérite, nous allons en méditer l'excellence et l'opportunité.

1. Pour comprendre l'excellence de la dévotion au Cœur de Marie, il suffit de considérer ce cœur en lui-même, dans son amour pour Dieu et dans sa tendresse pour nous.

1. Considéré en lui-même, le Cœur de Marie est, après le Cœur de Jésus, l'objet le plus digne de notre vénération. Pris dans un sens matériel, il est, en effet, un des plus nobles organes du corps de la Mère de Dieu, c'est-à-dire du corps le plus saint qui ait été formé après celui du Sauveur. Ce Cœur est maintenant glorieux. Or, si l'on honore d'un culte singulier, comme une relique rare et précieuse, le cœur inanimé d'un Saint qui se conserve sans corruption, combien plus doit-on vénérer le Cœur de Marie, Cœur animé, Cœur de la Mère de Dieu, Cœur uni à son auguste personne, Cœur glorieux, béatifié, agissant ?—L'Église invoque Marie comme Reine des Martyrs. Or, le martyr, Marie ne l'a pas enduré dans son âme seulement, mais aussi dans son Cœur de Chair. "Où, dit le Saint Muzzarelli, le Cœur de la Très-Sainte Vierge fut le centre matériel et sensible de cet inexplicable martyre que son âme endura dans la passion de son divin Fils. Si l'Église veut qu'on honore spécialement un martyr dans la partie de son corps où il a souffert pour J.-C., à plus forte raison désire-t-elle qu'on honore Marie dans son Cœur, où elle a souffert pour J.-C. le plus grand des martyrs."

Pris dans un sens métaphorique, le Cœur de Marie signifie sa volonté, son amour. Mais quelle volonté fut jamais plus sainte ? Car la Très-Sainte Vierge fut préservée non seulement du péché originel, mais encore de tout péché actuel, et même de toute imperfection quelque légère qu'on la suppose. Or, une sainteté semblable ne s'est trouvée dans aucune autre pure créature : elle est le privilège unique du Cœur de Marie. Si donc nous venons spécialement les membres des Saints qui sont conservés

sans corruption, combien plus ne devons-nous pas honorer le Très-Saint Cœur de Marie, préservé non-seulement de toute corruption physique, mais aussi de toute corruption morale, c'est-à-dire du péché.

2. Une volonté exempte de toute affection désordonnée, comme fut celle de Marie, laisse une place libre et bien préparée à l'amour divin. Aussi, le Cœur de cette Vierge si pure fut-il rempli d'un amour de Dieu très-parfait, et d'autant plus ardent que le Dieu qu'elle aimait était son propre Fils. Elle a aimé Dieu, dit S. Alphonse, plus que tous les Saints réunis ensemble. Si la flamme sacrée de l'amour divin a pu impressionner si vivement le cœur de S. Philippe de Néri, qu'une de ses côtes s'élargit pour donner place à son impétuosité, il faut conclure que les ardeurs qui embrasèrent le Cœur de la Mère de Dieu sont vraiment incompréhensibles. Après le Cœur de Jésus, il n'est donc pas de cœur qui mérite un culte aussi distingué que le Cœur virginal de Marie, puisqu'aucun autre cœur n'a aimé Dieu autant que lui.

3. Si nous considérons le Cœur de Marie par rapport à nous, nous le trouverons digne aussi de la plus haute vénération. Car son amour a le caractère et les qualités de l'amour maternel. Oui, Dieu a mis pour nous en Marie un amour de Mère. Aussi que n'a-t-elle pas souffert dans son Cœur pendant sa vie mortelle pour nous enfanter à la vie de la grâce ? Quels déchirements de Cœur n'a-t-elle pas endurés en prévoyant les offenses continuelles des hommes envers Dieu, notre peu d'amour pour J.-C., la perte éternelle d'un si grand nombre de chrétiens ? Maintenant qu'elle règne dans le ciel, son Cœur continue à palpiter de tendresse pour nous ; quand nous oublions, elle ne nous oublie pas, elle veille à notre bonheur, elle compatit à nos peines, elle nous reconforte avec notre Juge, elle nous protège, dans nos dangers, elle nous comble de ses bienfaits. Ah ! pourrions-nous ne pas aimer un tel Cœur de Mère, et n'a-t-elle pas droit à un culte spécial de notre part ?

Il suit de là que notre piété doit grandir chaque jour envers le Cœur de Marie, comme elle ne cesse de grandir envers le Cœur de Jésus. Ces deux Cœurs sont si inséparablement unis par la chaîne d'or de l'amour, que nous ne pouvons manquer de plaire à nos Fils lorsqu'il nous voit vénérer le Cœur de sa Mère. L'effet d'une telle dévotion sera de nous unir étroitement à J.-C. par la grâce, afin que nous puissions dire avec l'Apôtre et plus encore avec Marie : *Je vis, non plus moi, mais J.-C. vit en moi ; Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus.* (Gal. 2. 20.)

Aussi la Sainte Église n'a jamais séparé dans sa dévotion ces deux Cœurs si intimement liés. Dès qu'elle commença d'adorer le Cœur de Jésus, elle se mit à vénérer le Cœur de Marie d'un culte supérieur à celui qu'elle rend aux Saints. Dès qu'elle eut approuvé la Fête, la Messe et l'Office du Cœur de Jésus, elle pensa à approuver la Fête, la Messe et l'Office du Cœur de Marie. La dévotion au Cœur de la Mère grandit dans la même proportion que la dévotion au Cœur du Fils. Ces deux cultes sont aussi inséparables que les deux Cœurs qui en sont l'objet. Disons mieux : la piété envers le Cœur de Marie est le chemin providentiellement tracé pour parvenir au véritable amour du Cœur de Jésus. Le Cœur de Jésus nous a été donné primitivement par le Cœur de Marie ; c'est ainsi qu'il nous sera donné jusqu'à la fin du monde. Excellente est donc au plus haut degré la Dévotion au Cœur de Marie.

II. Ajoutons qu'elle est on ne saurait plus opportune dans le siècle orgueilleux, sensuel, coupable et malheureux dans lequel nous vivons.

1. Jamais l'orgueil n'a levé la tête avec plus d'audace ; orgueil dans les sciences, orgueil dans la politique, orgueil dans la presse, orgueil en fait d'idées religieuses, orgueil qui a soufflé l'esprit de révolte et d'indépendance dans toutes les classes de la société. La science ne veut plus se laisser éclairer par les lumières de la foi ; la raison, assure-t-elle avec emphase, lui suffit. La politique a abjuré le droit chrétien, pour le remplacer par le droit brutal de l'intérêt et de la force. La presse a secoué le joug de toute autorité et même les règles du bon sens

pour s'abandonner à la licence la plus effrénée. En matière de religion, bien des esprits ne veulent plus admettre d'autres croyances que leurs opinions. Et dans les rapports qui existent entre les différentes classes de la société, ne voit-on pas l'autorité des chefs affaiblie, et l'insubordination des inférieurs toujours croissante ? Ah ! le mal est grand, invétéré, radical. Y a-t-il un remède assez puissant pour le guérir ? Et s'il existe, où est-il ? Le remède, le voici : à l'orgueil arrivé à son apogée, il faut opposer l'humilité la plus profonde. Elle se trouve dans le Cœur de Jésus : "Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de Cœur." (Matt. II. 29.) Mais ce Cœur divinément, infiniment humble, est-il possible à la créature de l'imiter ? Oui ; Marie l'a émité au plus sublime degré, et voilà qu'à son tour, elle vient dire à tous les hommes : "Apprenez de moi que je suis douce et humble de Cœur. Ne vous laissez pas effrayer par la pensée que je suis la Mère de Dieu, car je suis aussi votre Mère. Mes enfants, n'ayez pas honte de vous abaisser à mon exemple, il vous sera doux de m'imiter ; si vous m'invoquez, je vous en donnerai la force et la grâce." Le premier pas à faire dans le chemin de l'humilité, c'est de se montrer enfant, enfant de Marie. Ainsi le veut Celui qui a dit dans l'Évangile : "Si vous ne vous convertissez pas et si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux." (Matt. 18. 3.) Dès que la Reine de l'humilité voit l'homme s'abaisser, ne fût-ce qu'en observant quelque légère pratique de dévotion en son honneur, elle vient aussitôt, par son secours, détruire en lui le principal obstacle à la grâce, qui est l'orgueil dont Satan est le père : *Ipsa conteret caput tuum.* (Gen. 3. 15.)

2. A l'orgueil, corruption de l'esprit, se joint ordinairement la volupté, corruption du cœur. Parmi les chrétiens, il y a encore, il faut l'avouer, bien des âmes pures ; mais hélas ! à côté d'elles, que d'être dégradés ! celles-là, il faut les préserver du souffle si contagieux du vice ; ceux-ci, il faut les régénérer. Pour atteindre ce double but, quel moyen plus efficace pourrait-on trouver que de fixer l'attention des fidèles sur une personne digne, par sa pureté absolue, de leur servir de modèle en tout, non en les effrayant par la supériorité de sa nature, mais en les attirant, au contraire, à elle, par tous les charmes capables de séduire un cœur humain ? Voilà ce qu'a fait la Sagesse infinie, qui dispose tout avec force et avec douceur. Elle nous propose le modèle de pureté le plus beau et le plus accompli ; ce modèle, pour être plus attrayant, est une mère ; et pour être plus doux encore, c'est le cœur d'une mère. Quel est donc ce cœur ? C'est celui de la Vierge par excellence, de la Vierge qui s'appelle l'Immaculée, de la Vierge que la Sainte Église proclame toute belle et toute pure.

3. La corruption de notre siècle a multiplié les pécheurs. Mais Dieu, toujours compatissant, a déclaré par la bouche de son prophète qu'il ne veut pas la mort de ces âmes égarées ; ce qu'il désire, c'est leur conversion et leur salut. (Ez. 33. 11.) Il nous en a donné une preuve éclatante en livrant son Fils unique à la mort de la croix. De son côté, le Fils de Dieu nous a donné pour Mère sa propre Mère : pouvait-il nous exprimer d'une façon plus touchante le désir qu'il a de voir les pécheurs sauvés ? Car, partout le cœur d'une mère a été regardé comme le symbole de la bonté et de la miséricorde. Mais comme l'iniquité semble arrivée à son comble dans ces derniers temps, Dieu a voulu en quelque sorte, pousser la miséricorde au-delà de toutes limites, en offrant aux coupables, comme moyen de salut, non plus seulement une Mère, mais le Cœur d'une Mère, Cœur inépuisable dans sa bonté, invincible dans sa charité, Cœur qui aime le pécheur de toute la tendresse dont l'Esprit-Saint l'a rempli pour aimer un Fils qui est Dieu.

4. Le péché et le malheur vont toujours de compagnie. Il y a longtemps que la Vérité même l'a dit au monde : *Miseros facit populos peccatum.* (Prov. 13. 34.) Quand l'indifférence religieuse, l'impiété le vice, l'oubli des devoirs les plus sacrés, entrent, soit dans une nation, soit dans une famille, soit dans un cœur,

le bonheur en est à l'instant même banni. Bien des personnes en font aujourd'hui la triste expérience. Combien de larmes d'une inconcevable amertume sont répandues en secret ? Que de soupirs, s'échappant involontairement de certaines poitrines oppressées, trahissent une douleur longue, profonde, irrémédiable, que l'on s'efforce en vain de concentrer en soi-même ? Or, pour comprendre une affliction, on sait qu'il faut en avoir personnellement goûté le fiel ; pour y compatir, il faut avoir un cœur sensible et bien né ; et de tous les cœurs, celui d'une mère est le mieux fait pour consoler. Mais quelle mère est incomparable à Marie, et qui a plus souffert qu'elle ici-bas ? Qui ne comprend maintenant pourquoi Dieu a réservé à ce siècle le développement de la Dévotion au Très-Saint Cœur de Marie ?

O vous qui pleurez ! vous êtes peut-être courbé sous le poids d'un sombre désespoir, en vous croyant à jamais voué au malheur. Non, non, le Dieu que vous avez oublié est trop miséricordieux pour vous avoir abandonné. Elevez vos yeux humides du côté du ciel : voilà le Cœur de Marie qui se présente à vous comme un asile docile au malheur par le Dieu de toute consolation. Allez à ce Cœur si bien fait pour vous comprendre ; allez verser dans ce sein maternel le torrent de vos larmes ; allez, ne craignez pas ; c'est un Cœur donné tout exprès par le Cœur même de Jésus aux chrétiens malheureux qui chercheraient en vain ailleurs la consolation, le pardon, l'espérance et l'amour.

MARIE

SECOURS PERPÉTUEL DES HOMMES

D'APRÈS LES LIVRES SAINTS

avec l'Histoire de l'Image et du Culte de
Notre-Dame du Perpétuel-Secours

PAR LE

Père HENRI SANTRAIN

Rédemptoriste

Deuxième édition, revue avec le plus grand soin

1 volume in-12 Prix : 63 cts

LÉTTRE DE MGR. PONCEAU

VICAIRE-GÉNÉRAL DE Tournai, à l'AUTEUR.

Tournai, le 31 mai 1873.

Révérend Père

J'ai lu, avec non moins d'attrait que de fruit, votre beau et savant ouvrage sur la sainte Vierge... J'ai rencontré, sur ce sujet, bien peu de livres qui m'aient plu autant que le vôtre. Il est digne d'un enfant de saint-Alphonse, de ce grand et aimable dévot de l'auguste Mère de Dieu. On y retrouve l'unction, la science et la tendre piété du Père, rehaussées encore par un style élégant et un parfum de sainte poésie si propres à charmer l'esprit en nourrissant le cœur. Je vous félicite de tout cœur de ce magnifique et excellent travail ; il ne peut manquer de contribuer puissamment à la gloire de Marie et au bien des âmes.

Je vous remercie aussi de m'avoir envoyé votre premier ouvrage "le Cœur de Jésus étudié dans les Livres saints," auquel celui-ci sert de digne pendant. Il fera mes délices le mois prochain, comme le second l'a fait pendant ce beau mois de Marie.

Agréez, etc.

J. B. PONCEAU
vic. gén.

TABLE ANALYTIQUE

INTRODUCTION

LIVRE PREMIER.

Démontrées 1. par ses grandeurs, 2. par sa sainteté,
3. par sa qualité de Corédemptrice, 4. par trois
faits de l'Évangile.

PUISSANCE ET RICHESSE DE MARIE

Marie étant de toute façon la plus élevée des créatures, en est nécessairement la plus puissante.

I. MARIE, FILLE, ÉPOUSE ET MÈRE DE DIEU.—
Par son Immaculée Conception, Marie est la Fille

de Dieu d'une manière qui lui est propre ; par le mystère de l'Incarnation, elle est devenue Epouse et Mère de Dieu. Dieu se doit à lui-même de lui communiquer un pouvoir en rapport avec cette sublime dignité.—II. MARIE, LA GRANDE AFFAIRE DES SIÈCLES.—Grandeur de Marie dans les siècles qui ont précédé sa naissance. 1. *Le Char de Triomphe*, ou Marie attendue et désirée du ciel, de la terre, et redoutée de l'enfer. 2. *L'Aurole*, ou Marie annoncée par les symboles et les figures. 3. *Le Cortège*, ou Marie préfigurée par les femmes les plus illustres de l'ancien testament.—Ainsi associée au Messie dans les figures et les ombres de la Loi, Marie doit participer à sa puissance sous le règne de la Grâce.—III. MARIE, REINE DES SAINTS (I). Poissance de la sainteté. Sainteté de Marie.—IV. MARIE, REINE DES SAINTS. (II). Continuation. Détail des vertus de Marie.—V. LA CORÉDEMPTICE. (I). Marie dispose d'un grand pouvoir en notre faveur parce qu'elle a contribué à nous racheter, comme Eve avait contribué à nous perdre. Elle a consenti au sacrifice de son Fils. Marie sur le Calvaire. *Femme, voilà votre fils*.—VI. LA CORÉDEMPTICE (II). De plus, elle a été victime conjointement avec Jésus. Prophétie de Siméon.—VII. LE CANAL DES GRACES—Marie a mérité par ses douleurs d'être la distributrice des grâces de la Rédemption. Tableau de sa vie affligée.—VIII. UN DIEU POUR DÉMÊTEUR.—Richesses accordées à Marie, en retour des services rendus par elle aux trois personnes divines. La 13e station du Chemin de la croix.—IX. L'ILLUMINATRICE (I) 1er Fait qui a révélé la puissance de Marie, L'Incarnation du Verbe. *Je vous salue, ô pleine de grâce !—Voici la servante du Seigneur.—Et le Verbe se fit chair*.—X. L'ILLUMINATRICE (II). 2. Fait qui a révélé la puissance de Marie. Sa parole sanctifie le Précurseur et le sacre prophète.—XI. L'ILLUMINATRICE (III). Suite du précédent.—XII. LA NOUVELLE EVE.—3. Fait qui a révélé la puissance de Marie. Noces de Cana. L'incrédulité d'Eve avait amené le divorce entre Dieu et l'humanité ; la foi de Marie unit l'Eglise au divin Epoux.

LIVRE SECOND.

BONTÉ DE MARIE

I. NOTRE MÈRE.—La femme dans la famille humaine. La Mère. Marie est notre mère, comme nouvelle Eve et comme Mère de Jésus-Christ. Témoignages de la Genèse et de l'Apocalypse.—II. NOTRE SECOURS.—Parabole. Le regard compatissant de la Reine du ciel vers la terre. Son regard suppliant vers Jésus.—III. NOTRE MÉDIATRICE.—L'homme coupable a besoin d'un médiateur auprès de Dieu. Jésus, unique Médiateur de justice. Mais nous l'offensons aussi, et nous avons besoin d'un autre médiateur auprès de lui. Ce sera une femme. Caractère de la femme, puissance de ses larmes. Médiation de Marie, glorieuse à Dieu, utile à l'homme.—IV. LE CŒUR LE PLUS AIMANT.—Éducation du Cœur de Marie à Nazareth. Le réveil de l'Enfant Jésus.—V. LE CŒUR LE PLUS PROFOND.—L'amour maternel. Dans cet amour, une nuance plus délicate. Affinité entre la douleur et la tendresse. Testament de Jésus.—VI. LE CŒUR LE PLUS LARGE.—Marie à l'école de Jésus.—VII. LE CŒUR LE PLUS CONSTANT.—Encore l'amour maternel. Marie pendant la passion de son Fils. Le jugement de Salomon.

LIVRE TROISIÈME

DES GRACES PRINCIPALES QUE NOUS DEVONS ATTENDRE DU PERPÉTUEL SECOURS DE MARIE.

I. LA MÈRE DE NOTRE FOI.—Importance de la foi dans la vie chrétienne. Dangers que court la foi à notre époque. Marie est notre mère par la foi. Elle est la mère de notre foi. *Le Magnificat*. Accomplissement. A ceux qui ne croient plus.—II. LA MÈRE DE LA SAINTE ESPÉRANCE.—Mais nous rassure contre la crainte excessive. Elle est elle-même notre espérance.—III. LA MÈRE DU BEL AMOUR (I). Nécessité de l'amour de Dieu. Marie en a inauguré le règne sur la terre. Elle nous aide dans nos luttes avec l'amour-propre.—IV. LA MÈRE DU BEL AMOUR (II). Nécessité de l'amour envers Jésus, Dieu et homme. Amabilité de Jésus contemplé entre les bras de sa Mère. Empressement de Marie à nous obtenir l'amour de Jésus.—V. LA MÈRE DE L'HOMME NOUVEAU.—Beauté de la chasteté. Difficultés. C'est le domaine propre de Marie.—VI. LA MÈRE DES VIERGES.—Beauté de la virginité. Marie est la Mère des vierges. Sa tendresse pour les âmes vierges. Saint-Jean. Saint Luc. Saint Joseph.—VII. LA SULAMITE. Marie, notre modèle et notre secours dans les sécheresses et les dégoûts. Parle de l'Enfant Jésus.—VIII. MARA. Marie, notre secours dans les peines d'esprit, les scrupules, les tentations et les angoisses de la vie intérieure. Ha prière du soir à Nazareth.—IX. L'AMIE DES PAUVRES.—La pauvreté. Les pauvres sont chers à Marie, parce qu'elle-même fut pauvre. Tableau de la pauvreté de Marie. La fuite en Egypte.—X. LA PATRONNE DE LA FAMILLE.—Combien la famille est déchu de nos jours. Le remède doit venir de la femme. Marie, modèle et secours de la femme chrétienne. Devoirs de l'épouse étudiés en Marie. La maternité et ses devoirs. L'enfant. Importance de son éducation par la mère. Marie vient encore ici au secours de la mère.—XI. L'ESPERANCE DES MALADES.—Nos maladies viennent du péché. Combien il est utile de recourir à Marie dans nos souffrances.—XII. LA GRANDE HEURE DE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS.—Combien l'heure de la mort est redoutable. Le grand signe de l'Apocalypse. Explication.

NOUVELLES SOIRÉES LITTÉRAIRES

SCÈNES, TABLEAUX, DISCOURS.

ÉTUDES MORALES, ÉTUDES HISTORIQUES

ET RÉCITS LÉGENDAIRES

PAR

LE R. P. H. FAURE

Professeur de rhétorique.

Omne tuit punctum, qui misuit utile dulci.

Lectorem delectando pariterque monendo.

(HOR. EP. III, ad P.)

DEUXIÈME ÉDITION

1 volume in-8.....Prix : \$1.00

LE PAUVRE DE SAINT-JEAN

Il y a quelques années, vers 1830, on pouvait voir, chaque jour, accroupi au porche de la cathédrale de Saint-Jean, à Lyon, un vieillard qui demandait l'aumône. Il venait régulièrement à l'heure de l'office canonial, et, régulièrement aussi, un chanoine, des plus jeunes, à la figure expressive et particulièrement noble, déposait, en passant, dans la main du vieux pauvre, une pièce de monnaie. Le chanoine accompagnait toujours son aumône de quelques paroles bienveillantes ; en sorte que le prêtre et le vieillard étaient devenus l'un pour l'autre de vieilles connaissances.

Un jour cependant, le pauvre ne se rendit point à l'église à l'heure accoutumée ; sa place resta vide, car, depuis si longtemps on était habitué à le voir assis au même endroit, qu'il semblait à tous les mendiants qu'il eût acquis à cette place un droit de propriété, que personne n'aurait voulu ni même osé jamais lui contester. Le chanoine ne rencontra point le pauvre, ce jour-là, ni les jours suivants, et, depuis cette époque, on ne le vit plus à la porte de la cathédrale. Qu'était-il survenu tout à coup dans cette mystérieuse existence ? Le vieillard avait-il émigré à la porte d'une autre église, ou bien se trouvait-il malade ? Le charitable prêtre s'arrêta plus naturellement à cette dernière supposition, et, s'étant informé de la demeure de son protégé, il se rendit auprès de lui.

Le vieux pauvre était logé, non loin de Saint-Jean, dans une maison retirée, à laquelle donnait accès un passage couvert et sombre, comme il en existe plusieurs encore dans ces quartiers de l'ancien Lyon. Le chanoine s'engagea dans cette espèce de corridor ténébreux, et, lorsqu'il fut arrivé au point qui lui avait été désigné, il gravit un escalier, usé par le temps, et s'arrêta en face d'une porte de modeste apparence. Il frappa trois coups du revers de sa main : une voix grêle et presque éteinte lui arriva de l'intérieur, comme un soupir étouffé.

Le prêtre se trouva bientôt dans un vaste appartement, mal éclairé, mais tendu tout entier de riches tapisseries de soie, et décoré de meubles somptueux. Au fond, sur une poignée de paille, était couché un vieillard souffrant : c'était le pauvre de Saint-Jean. Bien qu'affaibli par la maladie, il reconnut sans peine le chanoine, et se souleva, à son approche, sur son humble grabat. Le prêtre s'informa tout d'abord de la santé du vieillard, et, lui prenant la main, il trouva son pouls si faible, qu'il crut devoir, sans différer, lui parler de son âme, de l'éternité, et l'engager à mettre sa conscience en paix par une bonne confession. Le vieux pauvre l'écouta respectueusement, sans proférer une parole ; puis tout à coup, l'interrompant, il tira du fond de sa poitrine un long soupir, et se tournant vers lui avec effort, il lui dit, avec un accent particulier de désespoir : "Monsieur le chanoine, croyez-vous qu'il y ait au ciel un juge sévère, qui punisse le crime et le coupable ?"

Le prêtre regarda avec étonnement le vieillard, qui était retombé lourdement sur sa couche, et il entrevit dans sa pensée l'explication du mystérieux amablement qu'il avait autour de lui.

"Oui, mon ami, répondit-il ensuite, il existe au ciel un juge sévère, mais ce juge est aussi un père, et un père qui pardonne toujours au pécheur repentant.

—Monsieur l'abbé, reprit le vieillard, ne me parlez pas de pardon : il n'y en aura jamais pour moi.

—Dieu est miséricordieux, mon ami, répartit le chanoine, et, quels que soient le nombre et la gravité des fautes, dès qu'on se repent, tout est pardonné, tout est oublié à jamais.

—Oh ! monsieur l'abbé, reprit le vieillard, mon crime est de ceux qui ne s'effacent jamais ! Écoutez, vous, monsieur le chanoine, qui m'avez toujours soutenu, écoutez l'histoire de ma vie, le récit de mon crime ; vous comprendrez alors le mystère de cet appartement, de ce luxe qui entoure mon grabat ; vous comprendrez que ma misère est une expiation, et que Dieu est trop juste pour oublier, pour pardonner mon crime.

Le chanoine prit un siège, et il prêta l'oreille avec un intérêt tout particulier.

"J'aurai bientôt soixante-dix ans, dit le vieillard, et voici près de quarante ans que j'habite ce réduit. Je suis né à l'ombre d'un château, et j'ai servi, comme mon père l'avait fait toute sa vie, en qualité de domestique, le maître le plus doux et le plus charitable que la terre ait porté. Je dois tout au généreux baron dont j'étais le serviteur préféré, et qui m'honorait de toute sa confiance.

"Sa vertueuse épouse, la dame du château, dont je dois taire le nom, était la providence de la contrée, et l'on peut dire que tous les cœurs, dans le pays, étaient au noble baron et à sa famille ; on les aimait comme on aime un père, une mère, et pour eux, sans hésiter, chacun eût donné sa vie.

"La révolution arriva avec la Terreur. Vous le savez, monsieur le chanoine, ce fut une bien triste époque, que les livres vous ont fait connaître, sans doute, mais que j'ai vue, moi, et j'en frissonne encore, lorsque j'y pense aujourd'hui. La révolution arriva, et les nobles partout furent proscrits. Entouré de l'affection générale, le baron put se cacher, sans sortir de ses terres, dans une ferme isolée, où il vécut heureux, pendant quelques mois. Un jour cependant, des soldats vinrent cerner la ferme et saisir le baron et toute sa famille ; un traître les avait dénoncés ; il avait dénoncé les bienfaiteurs de toute la contrée ! Et ce traître, monsieur l'abbé, c'est moi !"

A cet aveu inattendu, le chanoine poussa une exclamation d'étonnement, mêlé d'horreur.

"Le baron, continua le vieillard, fut jeté en prison avec toute sa famille, et jugé ensuite par un tribunal révolutionnaire. Mais il n'y avait aucun grief soulevé contre eux, pas une plainte, pas une accusation, pas un témoin qui voulût ou qui pût les convaincre d'un crime, ou d'un méfait quelconque, si ce n'est d'avoir secouru les malheureux et répandu autour d'eux l'or et les bienfaits, pendant plus de trente ans. On allait peut-être les relâcher, leur rendre la liberté, lorsque se présenta soudain à la barre du tribunal un faux témoin, un calomniateur !..... Et ce calomniateur, monsieur le chanoine, il est devant vous..... c'est moi !"

"La famille du baron se composait de son épouse, de deux filles et d'un fils, jeune encore, qui seul fut absous et renvoyé, je ne sais où. Peut-être est-il mort de douleur et de privations, car, depuis, je n'ai jamais entendu parler de lui. Le baron, sa femme et ses deux filles furent condamnés à mort. Vous savez qu'à Lyon le nombre des victimes fut si considérable, qu'il fallut abandonner la guillotine et procéder sommairement, à l'aide du canon.

"Monsieur le chanoine, ce fut hideux, ce fut infernal ! Cependant, je ne sais par quel hasard, ou quelle circonstance providentielle, le baron et sa famille furent oubliés, pendant plusieurs semaines. Encore quelques jours, et le massacre était terminé ; ils étaient sauvés. Mais, forcé par l'émotion et d'une voix étouffée, alors, il y eut un délateur, qui vint rapidement au commissaire républicain la sentence portée contre les quatre victimes et qui en réclama la prompte exécution.

Et ce délateur infâme, monsieur le chanoine, c'est encore moi !.....

"La noble famille fut conduite au lieu de l'exécution, elle monta sur l'échafaud ; et là encore, monsieur l'abbé, la passion, le désir de la richesse me fit commettre un nouveau crime. Le bourreau se trouvait seul, sans aucun aide, ce jour-là. Il demanda quelqu'un qui voudrait lui prêter main-forte. Un homme d'une trentaine d'années se détacha de la foule des assistants ; il gravit les marches de l'échafaud et prit place à côté de l'exécuteur ; il se fit le bourreau de ces innocentes victimes, de ces nobles martyrs.

"Et cet homme, monsieur le chanoine, cet homme criminel et barbare ; vous l'avez compris, cet infâme meurtrier, c'est moi !....."

A ces mots, des larmes abondantes inondent le visage du vieillard et des sanglots étouffent sa voix ; sa poitrine hâlétante laisse échapper des soupirs douloureux.

Le prêtre essaye en vain de le rassurer ; il lui adresse des paroles affectueuses et l'exhorte à tout espérer de la miséricorde infinie de Dieu.

"Monsieur le chanoine, reprend le malade après un silence de quelques instants, ce que je vous ai dit est affreux, et je suis un monstre à vos yeux, un monstre devant Dieu surtout qui m'en a bien puni. Écoutez encore, car je veux tout vous raconter.

"Après la mort de mes bienfaiteurs, je me trouvais, en récompense et comme prix de ma délation, possesseur du château et des terres du baron, mon maître. Tous mes rêves étaient réalisés ; je croyais enfin avoir trouvé le bonheur avec la richesse. Il n'en fut rien. Je vécut deux ans, isolé, solitaire, dans le château du baron. J'étais un objet d'horreur pour les habitants du pays ; ceux que j'avais connus me méprisaient ; ils évitaient de m'aborder ou me fuyaient. Ma conscience elle-même s'était faite mon bourreau, un bourreau intérieur, qui me torturait jour et nuit. J'habitais les appartements mêmes occupés autrefois par mes bienfaiteurs, et, la nuit, au milieu de mes longues et lugubres insomnies, je les voyais se lever, dans les ténèbres, et se dresser devant moi, pour me reprocher mon crime. N'y tenant plus, vers la seconde année, je quittai le château, n'emportant avec moi que quelques meubles, ceux de la chambre du baron, et je vins me fixer ici. Afin de trouver le repos, en expiant mon crime, je m'enfermai dans ce réduit et je me fis mendiant. Et voilà près de quarante ans que je vis au milieu de ces dépourvues, qui me rappellent mes bienfaiteurs et mon ingratitude ; et voilà aussi, près de quarante ans que je prie, à la porte de l'église, implorant de Dieu le repos pour mes victimes, et pour moi le pardon, s'il est possible encore.

"Et maintenant, monsieur l'abbé, soulevez le voile qui couvre ce tableau suspendu à la muraille ; c'est le portrait de mes bienfaiteurs."

Le chanoine se dirige vers le tableau, enlève le voile, regarde, et, soulevé par un cri, il tombe, en se couvrant le visage de ses mains, sur un fauteuil qui se trouvait en face. Incapable de prononcer aucune parole, il fond en larmes et demeure, pendant quelques instants, comme anéanti, tout absorbé dans sa douleur... "Mon père ! ma mère !" s'écrie-t-il ensuite, d'une voix sanglotante ; et, tombant à genoux, il prie, tandis que le vieillard, confus, accablé d'émotion, détourne son visage et se maudit lui-même.

Et lorsque le chanoine se relève, résigné, fortifié, le vieillard, soupirant et tout en pleurs, essaye de se soulever sur lui. Le baron, sa femme et ses deux filles furent condamnés à mort. Vous savez qu'à Lyon le nombre des victimes fut si considérable, qu'il fallut abandonner la guillotine et procéder sommairement, à l'aide du canon.

"Mon ami, lui dit-il, au nom de mon père, au nom de ma mère et de mes sœurs, je vous embrasse et je vous pardonne, et, au nom de Dieu, dont je suis le ministre, je vous bénis ! — Eh quoi ! répond le vieillard, suffoqué par l'émotion et d'une voix étouffée par les sanglots, vous embrassez un scélérat, un assassin, un infâme ! Retirez-vous, monsieur le baron ; laissez-moi seul, sans secours, sans consolation, Que

je meure abandonné, maudit des hommes comme je suis maudit de Dieu, sans doute. Je suis un misérable!

— Mon ami! mon frère! reprend le chanoine, rassurez-vous: je vous aime et je vous pardonne; et Dieu, qui n'est pas plus sévère que les hommes, Dieu, qui est meilleur que le meilleur des hommes et qui me commande de faire ce que je fais, Dieu vous pardonne aussi!

— Merci, monsieur le chanoine, merci de cette parole, qui me donne l'espérance! Oui, si vous pouvez me pardonner, vous, qui devriez me maudire et m'écraser, Dieu, qui, par sa religion sainte, vous inspire tant de charité, Dieu doit être bien bon, bien miséricordieux aussi... Pardon, monsieur le baron! Pardon, mon Dieu, pardon!

Ce dernier effort avait épuisé le peu de forces qui restaient au vieillard. Sa voix s'éteignit, des soupirs entrecoupés de sanglots soulevèrent sa poitrine. Le prêtre reçut sa confession, puis il éleva la main au-dessus de la tête du coupable, et il prononça sur lui les paroles de l'absolution.

Quelques heures après, le vieillard rendait le dernier soupir, entre les bras et sous la bénédiction du fils de son ancien maître, et son âme s'envolait, sauvée par la pénitence et par la charité.

CATÉCHISME

DE

L'ENFANT DE MARIE

A L'USAGE DES

PENSIONNATS DE DEMOISELLES

par l'auteur de la

Méthode pour former l'enfance
à la piété

In-18.....Prix: 15 cts

NOUVEAU

MOIS DE MARIE

OU

LE MOIS DE MAI

consacré à

LA GLOIRE DE LA MÈRE DE DIEU.

PAR

Un prêtre du Diocèse de Belley

1 beau vol. in-32 de 380 p....Prix: 38 cts

L'AMI

DU

JEUNE ETUDIANT

CHOIX

D'HISTOIRES et D'ALLEGORIES

suivies de

CONSEILS PRATIQUES

par l'auteur de la

Méthode pour former l'enfance
à la piété

1 volume in-12.....Prix: 50 cts

PETITS BOUQUETS

OFFERTS AUX

ENFANTS DE MARIE

POUR LEUR DIVINE MÈRE

OU PETITS SACRIFICES

à faire chaque jour de la semaine pour l'amour de la sainte Vierge

in-32.....prix: 5 cts; 6 pour 25 cts

PROLOGUE

Enfants de Marie, nous vous offrons ici, pour votre divine Mère, sept petits Bouquets,—un pour chaque jour de la semaine,—Bouquets formés de fleurs très petites, très variées; mais toutes si belles, si agréables à la très sainte Vierge, que les anges du ciel les recueillent avec un soin empressé, et qu'ils sont tout heureux de les réunir en gracieux Bouquets et de les présenter ainsi, en votre nom, à leur auguste Reine.

Ces fleurs, si aimées de Marie, ce sont les moindres actions que l'on fait pour elle: les petits exercices de piété, les petites mortifications, les petites privations, gênes et souffrances que l'on s'impose ou qui s'imposent le plus ordinairement dans la vie chrétienne. La glorieuse Mère de Jésus les reçoit toujours de très bonne grâce; et elle les offre ensuite de ses mains virginales, à la majesté divine qui ne manque jamais de les agréer et de répandre, en égard à Marie, les plus abondantes bénédictions célestes sur ceux qui pratiquent ces petits services ou ces légers sacrifices par amour pour elle.

Enfant de Marie, qui que tu sois, tu désires, sans doute, avoir la preuve de la vérité de tout ceci? Eh bien! c'est ta chère et bonne Mère elle-même qui va te l'administrer; ouvre donc à la fois tes oreilles et ton cœur.

« Apprends cela, dit-elle, de la belle vision qu'eut ma très dévote fille sainte Gertrude. La voyant un jour occupée à chanter mes louanges avec ses compagnes, je descendis du ciel en un trône très resplendissant, avec multitude d'anges, et me mis au beau milieu de leur assemblée, pour recevoir leurs dévôts services. Les anges présentèrent à chacune des rameaux verdoyants chargés de fleurs et de fruits: qui plus, qui moins, à mesure de leur dévotion. Leurs prières achevées, ces bienheureux esprits reprirent les rameaux de leurs mains, me les apportèrent et les agencèrent en bel ordre tout autour de mon trône, pour m'en honorer; et moi-même à la parfin je les offris à la sainte Trinité. Vois-tu quel état je fais des services que l'on me rend, tant petits qu'ils puissent être? Les anges les recueillent, et me les offrent à guise de bouquet de fleurs odoriférantes, que je reçois toujours de très bonne part: et puis je les présente à la divine majesté de mes propres mains, laquelle ne manque jamais de les agréer, et de verser en ma faveur les grâces du ciel sur ceux qui les pratiquent affectueusement. Cela seul ne devrait-il pas suffire, pour t'y résoudre à bon escient? » Cf. *École de Marie*, par Max. Lenglez, p. 269. Namur, 1652.

Auparavant, néanmoins, apprends aussi ce que c'est que la sainte Vierge Marie et pour quoi et comment tu dois l'aimer et l'honorer. Ensuite, pour l'amour de Marie, tu prendras la résolution de t'imposer et surtout tu t'imposeras, tous les jours de la semaine, quelque petite pratique de piété, quelque petite privation, quelque petite gêne ou contrainte, enfin quelque petit sacrifice que tu choisiras parmi les suivants ou que le bon Dieu t'enverra lui-même. C'est là, crois-le bien, le meilleur bouquet que tu puisses déposer chaque jour de ta vie aux pieds de ta très sainte et très bien aimée Mère. Ton bon ange sera fier de le lui présenter et il te rapportera, en échange, la plus tendre, la plus maternelle des bénédictions de Marie.

M...B..., en la fête de l'Annonciation de la très sainte Vierge, 2 avril 1883.

MES

TENTATIONS

OU

QUESTIONS RESPECTUEUSES

Adressées à M. ***

Vénérable Pasteur évangélique

ET A

TOUS LES MINISTRES DES EGLISES PROTESTANTES

PAR UN

Protestant dans le doute

OUVRAGE DÉDIÉ A ME.***

Brochure in-18 Prix: 10 cts. chaque, 80 cts la douzaine \$ 500 le cent.

TABLE.

Lettre à Madame ***

— au vénéré Pasteur

1^{re} Question.—Puis-je prendre pour modèles de ma conduite les fondateurs des églises réformées?2^e Question.—Les fondateurs des églises protestantes ont-ils été inspirés de Dieu?3^e Question.—Nos ministres protestants croient-ils vraiment ce qu'ils enseignent et ont-ils foi en leur doctrine?4^e Question.—Le premier venu n'a-t-il pas autant de droit d'être ministre que ceux qui en portent le titre?5^e Question.—Les protestants ont-ils vraiment une église, une religion, dans le sens qu'offrent ces mots? ne seraient-ils qu'une secte?6^e Question.—Comme il y a plusieurs religions protestantes, sont-elles toutes vraies, toutes bonnes, toutes divines?7^e et dernière Question.—La religion protestante est-elle véritable, et peut-on en sûreté de conscience s'attacher à son dogme et à sa morale?

A mes concitoyens qui furent catholiques comme moi et qui se sont faits protestants.

Lettres décisives.

Appendice et pièces justificatives.

Lettre du P. de Ravignau.

A MADAME***

ÉPOUSE DE NOTRE VÉNÉRÉ PASTEUR.

Omnibus non sibi,
(Antique devise).

MADAME,

Je viens aujourd'hui m'acquitter envers vous d'une dette bien douce à mon cœur, la dette de la reconnaissance. Je n'ai point oublié ce jour heureux où vous m'apparûtes pleine de douceur comme l'apôtre Jean, pieuse comme Idelette, savante comme l'épouse de Capiton. A peine ouvriez-vous les lèvres pour me montrer la voie du salut, que déjà je me sentis épris des charmes d'une religion que vous me dépeignîtes comme si facile; vous aviez gagné mon cœur. Mais lorsque vos mains s'ouvrirent pour m'offrir les secours qui me furent d'une si grande utilité, je vis plus clairement que votre religion était la bonne. Je devins protestant avec reconnaissance et enthousiasme.

Mais je crains de m'être laissé entraîner par un zèle mal entendu, et je vous le confesse, Madame, dans l'espoir que vous voudrez bien encore venir au secours de mon âme, anxieuse et ballottée d'inquiétudes, par ma faute, peut-être.

A vos générosités s'ajoutèrent celles du pasteur, votre époux, et, bientôt au-dessus du besoin, je voulus encore éclairer ma foi, j'employai donc une partie de mes nouvelles ressources à acheter tous les livres protestants. Je les lus avec avidité et je voulus connaître promptement l'histoire du protestantisme, dans son origine, dans ses progrès dans sa doctrine, et voilà qu'au lieu de me fortifier dans la foi que j'ai reçue par votre organe, j'ai cru ne voir dans votre religion qu'impunité, qu'immoralité, que contradictions choquantes. J'ai assisté régulièrement au prêche de Monsieur votre époux, jamais il n'a rien dit qui fut capable de dissiper mes inquiétudes. Il nous prêcha la même morale que les prêtres catholiques, tellement que s'il avait une soutane, on le prendrait pour un curé; je n'ai plus reconnu la religion de Calvin dans sa bouche.

Je viens vous prier d'agréer la dédicace d'une lettre que je lui adresse pour lui faire part de mes inquiétudes. J'espère qu'il daignera résoudre clairement toutes les difficultés que je lui propose. Elles n'offriront pas la moindre peine à son esprit pénétrant; s'il n'y répondait pas clairement, je vous avoue Madame, qu'il se ferait un grand tort. J'espère bien aussi qu'il ne se contentera pas de nier mes citations, car elles sont toutes tirées des auteurs protestants. Mais si votre cher pasteur et époux se trouvait quelquefois embarrassé, veuillez, Madame, lui ouvrir les trésors de vos lumières; je connais assez la rectitude de votre jugement et la pénétration de votre esprit pour savoir que vous lui serez utile.

Dans le cas, cependant, où vous trouveriez comme moi quelques difficultés tout à fait insolubles, il me semble que vous n'auriez plus qu'à engager M. le pasteur à se faire catholique avec moi: ce serait la conséquence rigoureuse de nos efforts et de nos recherches, car vous êtes de bonne foi, Madame, je n'en puis douter, et notre cher pasteur est sincère aussi, il aime la vérité plus que sa position, il ne serait pas homme à s'obstiner dans l'erreur et à fermer les yeux à la lumière par orgueil et par intérêt.

Je m'adresse donc à vous, et à lui en toute confiance au milieu de mes encoisures, et j'attends ou une réponse lumineuse et irréfutable, ou une loyale reconnaissance de nos erreurs, suivie d'une courageuse démarche. Et je suis, dans l'attente de cette réponse,

Madame,
Votre humble et obéissant

C***

LE QUART D'HEURE

POUR LE

SAINT SACREMENT

PAR

M. l'abbé J. ALLEGRE

aumônier à Boulogne

1 fort volume in-12.....Prix: 88 cts

CASTLE & FILS

No 40

RUE BLEURY
MONTREAL, QUE.

FORT COVINGTON, N. Y.

P.O. Box No. 1.



PEINTRES SUR VERRES

POUR LES

VITRAUX D'EGLISES

Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés

Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.